



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

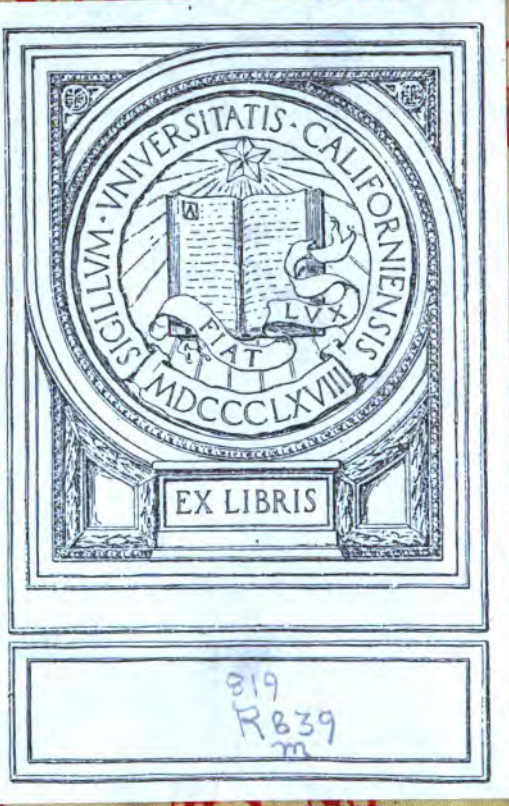
We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>





SIGILLUM UNIVERSITATIS CALIFORNIENSIS
E PLURIBUS UNUM
MDCCCLXVIII

EX LIBRIS

819
RB39
m



MAURICE ROSTAND

La Messe de
Cinq Heures



ALBIN MICHEL, EDITEUR
PARIS - 22, RUE HUYGHENS, 22 - PARIS

La Messe de Cinq heures.

1.

LA MESSE DE CINQ HEURES

DU MÊME AUTEUR

Poésie

Conversation avec la Gloire

LA BELLE ÉDITION

Poèmes. (5^e mille)

Le Page de la Vie (4^e mille)

EUGÈNE FASQUELLE

Prose

Le Cercueil de Cristal, roman, 28^e mille

LIBRAIRIE FLAMMARION

Pour paraître prochainement :

Le Pileri.

Sodome Incendiée.

UNIV. OF
TORONTO
MAURICE ROSTAND

LA MESSE
DE
CINQ HEURES



PARIS
ALBIN MICHEL, EDITEUR
22, RUE HUYGHENS, 22

Il a été tiré de cet ouvrage :

50 Exemplaires sur papier du Japon
numérotés à la presse
de 1 à 50.

40 Exemplaires sur papier de Hollande
numérotés à la presse
de 1 à 40.

80 Exemplaires sur papier vergé pur fil
des Papeteries Lafuma
numérotés à la presse
de 1 à 80.

Droits de traduction et reproduction
réservés pour tous pays.

Copyright by Albin Michel
1921.

LA
MESSE DE CINQ HEURES

SUIVIE DE

CELUI QUI N'A PAS TUÉ — ROSINE

489849

Digitized by Google

LA MESSE DE CINQ HEURES

Mystère en trois actes en prose,

représenté pour la première fois sur la scène du
Théâtre Réjane, le 10 Juillet 1916.

ACTE PREMIER
PARTIR

PERSONNAGES :

YLIANE, un jeune garçon de M^l^{le} MONNA DELZA.
dix-sept ans.

JACQUES FAVIÈRE, son père. MM. HARRY BAUR.

L'ABBÉ ARMORIEL, son oncle. JOUBÉ.

JEANNE, sœur de JACQUES M^l^{les} BOUCHETAL.

DÉSESPÉRANCE. JULIETTE MARGEL.

LA BENOÏTE. ROSE GRANE.

MARIE-LOUISE. LAMBRAY.

SIMONE ROGER. FONTANGES.

(Les trois actes se passent au presbytère.)



LA MESSE DE CINQ HEURES

ACTE PREMIER

Un intérieur mélancolique de presbytère.

SCÈNE PREMIÈRE

FAVIÈRE, JEANNE

JEANNE, regardant par une fenêtre.

Il fait beau temps... Oui... Du côté de Saint-Jean-de-Lutz il y a un gros nuage gris, mais il fait beau... Nous avons fait une bonne promenade' aujourd'hui... O la belle rose trémière !

FAVIÈRE, qui reste, immobile et lointain, assis sur sa chaise.

Jeanne...

JEANNE, se retournant.

Qu'y a-t-il ?

FAVIÈRE

Où est Yliane ?

JEANNE. (*Elle monte l'escalier, semble écouter un instant à une porte.*)

Sa porte est fermée à clef, il repose sans doute, après les chaleurs d'aujourd'hui, ou il travaille peut-être. A travers la serrure, je vois une petite lampe qui brûle.

FAVIÈRE

Ne le dérangez pas. Puisqu'il est là, je suis tranquille... Jeanne... Je suis peut-être un vieil égoïste... mais j'aime sentir une porte entre le monde et lui... J'ai toujours si peur de le voir partir.

JEANNE

Toujours inquiet... et toujours plein d'un souvenir qui devrait s'effacer... Allons, ne pensez pas à cela... Yliane est étrange, mais il vous aime. Sa jeunesse aime la solitude des bois et les promenades près des étangs... mais il aime aussi la vieille maison solitaire où vous habitez et, par-dessus tout, le silence de l'église.

FAVIÈRE

Il a, dans les yeux, ce tremblement qu'on ne peut fixer, que j'ai vu aux yeux des êtres qui cherchent toujours une porte pour s'échapper et à qui l'endroit où ils sont est toujours une prison !... O Jeanne, pardon... vous savez mieux

que moi qui je veux dire... Mais ce n'est pas ma faute, je me suis réveillé ce matin en pensant à elle... Je l'ai revue comme elle était quand elle nous aimait et que ces routes lui paraissaient suffisantes... Vous souvenez-vous d'elle autant que moi ?

JEANNE

Oui, Jacques, il me semble... Je la revois dans cette bizarrerie qu'on appelait de la grâce...

FAVIÈRE, *avec gravité.*

C'était plus que de la grâce, c'était une beauté inoubliable, une beauté comme nous n'en reverrons peut-être jamais. Nulle part je n'ai vu des yeux pareils aux siens. Ils étaient parfois si tristes qu'une chanson semblait s'évaporer de leur douce surface... Et quand elle chantait, oh ! quelle voix elle avait, Jeanne... Elle semblait pareille à sainte Devola que nous voyons dans un livre, avec ses grands yeux émerveillés !... et une harpe auprès de sa robe blanche !... Mais jamais elle n'était tranquille, jamais elle ne cousait comme vous, jamais elle n'a respiré une rose première comme vous. Quelquefois elle prenait une fleur, de celles qui ont un long parfum, qui mènent autre part, et quand elle relevait son visage, il était tout changé.

La Messe de Cinq heures.

2.

JEANNE

Pourquoi parler d'elle, Jacques ? Cela vous brise... Ne pensons plus à tout cela. Elle ne pense pas à nous, croyez-le, là où elle est, et pourtant elle est heureuse.

FAVIÈRE

Oh ! Je suis sûr que quelquefois pourtant l'image de la maison sur la route s'élève dans son âme comme une fumée. Et peut-être même qu'elle nous regrette quelquefois, Jeanne, car de toutes manières, c'était une créature insatisfaite.

JEANNE

Vous l'excusez encore, Jacques. Et votre âme trop bonne l'absout injustement... Oh ! Pourquoi me pousser à bout et laisser mes paroles lui donner tort... Ce qu'elle a fait était abominable, tout autre que vous l'aurait senti.

FAVIÈRE

Croyez-vous, croyez-vous vraiment que c'était abominable ? Oh ! quel grand mot pour une aussi fragile créature ! Non, Jeanne, je vous jure, elle nous aimait bien !... Je me souviens encore d'elle la veille, elle était près d'Yliane et caressait ses boucles avec sa bouche. Sa bouche flottait sur le visage d'Yliane comme une rose sur un

bassin d'eau laiteuse, et elle s'arrêtait parfois sur les tempes, car c'est là que la vie habite. Mais il y avait quelque chose qui l'attirait. Elle avait trop lu de romans, Jeanne... Vous vous souvenez, elle en lisait deux ou trois par jour, et tous étaient des romans d'amour... Ce n'était pas une mauvaise créature, c'était une grande jeune fille romanesque.

(On entend une voix lointaine qui chante au dehors.)

LA VOIX

En mai, les lys sont les plus beaux,
Mais on les met sur les tombeaux.
En juin, les lys sont morts aussi
Comme les morts qu'ils ont fleuri.

Hâtez-vous d'acheter mes lys,
Demain mes lys seront finis.

JEANNE

Qu'est-ce que c'est que ça ?

FAVIÈRE

Je ne sais pas... *(Puis se souvenant tout à coup.)*
Oh ! Je sais, c'est la marchande de lys. Vous ne la connaissez pas, cette pauvre fille qui vend des lys qu'elle cueille un peu partout, dans les mai-

sons. Il y avait bien longtemps qu'elle n'était pas venue par ici. Elle en vole souvent, mais on la laisse entrer car elle est malheureuse et qu'elle a son panier rempli d'une grande offrande, toute pâle l...

LA VOIX, *plus proche.*

En juin, les lys sont morts aussi
Comme les morts qu'ils ont fleuri.

Hâtez-vous d'acheter mes lys,
Demain mes lys seront finis.

FAVIÈRE

Pauvre fille ! Laissez-la entrer un instant, et prenez-lui quelques-unes de ses fleurs. Je l'ai connue du temps... Laissez-la entrer... J'aimerais revoir son visage.

JEANNE

Si vous le voulez... (*Elle ouvre la porte.*) Entrez, mademoiselle, entrez.

SCÈNE II

JEANNE, FAVIÈRE, LA MARCHANDE DE LYS

FAVIÈRE

Approchez, approchez.

LA MARCHANDE DE LYS, *avec un regard étonné.*

Bonjour, monsieur Favière... Ah ! C'est vous !... Oh ! mais comme vous avez changé ! Je ne vous reconnaissais presque plus. Voyez comme mes lys sont beaux. J'en ai qui sont pâles comme les mains de saint Jean l'Évangéliste, et d'autres qui ont l'air d'alcyons qui vont s'envoler... Regardez-les... Jadis, vous m'en achetiez beaucoup... Mais comme vous avez changé ! On dirait que vous êtes devenu un vieillard. Est-ce qu'il y aurait eu un malheur dans votre maison ?

FAVIÈRE

Vous êtes une étrange fille. Vous dites des choses que personne n'oserait dire. (*A Jeanne qui voudrait l'empêcher de parler.*) Non, non, laissez-la !... J'aime regarder son visage. Alors, vraiment, vous me trouvez très changé ?

LA MARCHANDE

Oh ! Tout différent, monsieur Favière. Voyez ; vos mains sont tremblantes. Vous n'avez plus le même regard ni la même voix. Oh ! mais, la maison a changé aussi. Ce n'est plus du tout la même chose. Avant, il y avait une si grande douceur dans l'air...

FAVIÈRE, *l'arrêtant avec douceur.*

Ce n'est plus la même maison, Désespérance. Ici, nous sommes chez mon beau-frère, l'abbé

Armoriel ; nous avons vendu l'autre maison qui était devenue trop grande pour nous.

DÉSESPÉRANCE

C'était pourtant une jolie maison. Il me semblait bien aussi que ce n'était plus la même. Mais que voulez-vous ? Je suis sûre qu'il y a bien neuf ans que je ne vous avais vu. La dernière fois que je suis venue dans le pays, c'était en mai, il y a neuf ans. Ce n'est pas étonnant qu'on se trompe. Il y a eu beaucoup d'événements dans les maisons depuis mon départ. J'avais quinze ans quand je suis partie... et maintenant... La petite de chez le fermier, Angélique, vous l'avez su, elle est morte ; on l'a mal soignée, et elle est partie un soir de l'hôpital. (*Faisant un bouquet.*) Oh ! ceux-ci vous plairont ! Moi aussi, j'ai été malade, et puis, j'ai voyagé. Mais maintenant, je crois que je vais me fixer dans le pays, et vendre des lys comme dans la bonne époque. Oh ! mais il faudra m'en acheter. Jadis, vous m'en preniez beaucoup, on en faisait des gerbes, et on les mettait partout dans la maison, et cela répandait une grande odeur qui désignait la maison à la ronde. On appelait votre maison : « La maison des lys »... Et madame... Madame les aimait tant. Mais vous, madame, vous aussi vous avez changé. Vous n'avez plus ces longs cheveux

comme de l'or qu'on file, ni ces yeux comme les flaques d'eau où les rossignols viennent boire... Oh ! hier soir, à Ciboure, j'en ai entendu un qui chantait... Peut-être même que vous n'aimez plus les lys comme du temps où vous aviez les cheveux blonds.. Mais les yeux, madame, les yeux d'habitude, ne peuvent pas changer. Qu'avez-vous fait du ciel transparent que vous aviez sous les paupières ?

FAVIÈRE

Vous vous trompez, Désespérance, Madame n'est pas ma femme. Madame est ma sœur. Elle vit ici, auprès de moi, comme une grave gardienne. Mais elle aime les lys aussi.

DÉSÉPÉRANCE

Mais où est votre femme ? Où est-elle, monsieur Favière ? Elle m'aimait comme son amie et était presque de mon âge. Elle semblait une grande jeune fille, aux lèvres pâles, avec un goût singulier pour les histoires d'amour, et elle caressait mes cheveux, et elle aimait mes lys infiniment. Où est-elle, monsieur Favière ? Il y a neuf ans que je n'étais pas revenue ici... neuf ans... Tout a bien changé... Où est-elle, monsieur Favière ?

JEANNE, *répondant vite, avec sécheresse.*

Elle n'est plus.

DÉSESPÉRANCE, dans un brusque recul.

Ah ! C'est cela que vous êtes devenu un vieillard ? Pardon, je suis cruelle, et je ne sais ce que je dis. Je parle, je parle, comme je cueille des lys dans les jardins d'autrui. Oh ! pardon, monsieur Favière, pardon d'avoir osé rappeler des larmes dans vos regards. Je ne sais le mal que je fais... Mais alors, alors ces lys, ce n'est pas ici qu'il faut les porter... Oh ! Voyez, monsieur Favière, je suis une bonne fille, je ne veux pas que vous me les achetiez, ces lys. Je vous les donne, et moi-même j'irai les porter sur sa tombe, dans le cimetière. Dites-moi où est sa tombe, est-ce du côté de la mer, ou du côté des douces montagnes ?

FAVIÈRE

Laissez, laissez ces lys. Ils nous parleront d'elle. Mais il ne faut pas aller les porter sur sa tombe. Je n'ai personne pour y aller, et ce soir ils seraient finis.

DÉSESPÉRANCE

Mais moi-même, monsieur Favière, moi-même j'irai... laissez. Je demanderai moi-même. Ne vous dérangez pas, madame, j'irai moi-même. Je me glisse si facilement partout !... Je me glisse entre les tombeaux comme une fleur pâle se

glisse dans un bouquet foncé... A plus tard, monsieur Favière.

(Elle va pour sortir, et reprend dès le seuil de la porte son refrain, d'une déchirante voix.)

En juin les lys sont les plus beaux
Mais on les met sur les...

FAVIÈRE, *la rappelant avec une sorte de terreur.*

Désespérance, Désespérance...

DÉSESPÉRANCE

Quoi ? Qu'y a-t-il, monsieur ?

FAVIÈRE

Désespérance, n'allez pas au cimetière. Il n'y a pas de tombe où elle soit, elle n'est pas morte. Je vous disais cela sans raison, mais on vous dirait la vérité partout, chez n'importe qui ! Elle est partie ! Elle avait envie de voir un autre pays, d'autres figures... Elle est partie... je ne sais où...

DÉSESPÉRANCE. *(Elle a reposé sur la table la grande gerbe liliale.)*

Oh ! pauvre monsieur ! pauvre monsieur Favière ! C'est cela qu'elle lisait tout le temps des romans d'amour. Un jour, elle m'a raconté

qu'elle avait vu un jeune homme sur la petite promenade des chênes, auprès du grand acacia... Mais elle vous a laissé son petit garçon ? Il était doux comme une ombre d'elle, et beau comme saint Abel aux cils baissés ou Michel le grand Archange. Elle vous l'a laissé, monsieur Favière ?

FAVIÈRE

Oui, il est là...

DÉSESPÉRANCE

Et il est devenu un grand jeune homme très sage ?

FAVIÈRE

Oui, il est sage. Il a une figure comme la sienne, et il aime les romans, Désespérance, les romans d'amour comme elle. Oh ! Je l'ai empêché d'en lire tant que j'ai pu, mais qu'y faire ? Il en trouve. Et il est beau comme elle. Oh ! j'ai toujours peur de le voir partir.

DÉSESPÉRANCE

Il faut veiller, veiller sérieusement ! Et il ne sait rien d'elle ?

FAVIÈRE. *(Et l'on sent que tous ses souvenirs remués lui composent un navrant plaisir.)*

Non... Il croit qu'elle n'est plus. Il ne sait rien d'elle, mais il a la même âme qu'elle.

DÉSESPÉRANCE

Monsieur, pardonnez-moi tout ce que j'ai fait, c'est sans le savoir. Tout ce que j'ai fait, c'est par ignorance que je l'ai fait... Soyez tranquille, je prierai les Anges. Je parlerai à l'oreille de mes lys et ils le diront aux Apôtres, qui sont leurs amis. Bonne nuit, monsieur... Au revoir, madame.

(Elle sort. La chanson reprend, son premier couplet seul intelligible et le reste se perdant.)

Hâtez-vous d'acheter mes lys,
Demain mes lys seront finis.

SCÈNE III

FAVIÈRE, JEANNE

FAVIÈRE

Cette pauvre petite m'a tout brisé avec ses conversations. Elle est comme un fantôme du passé qui vient se frôler à nous.

JEANNE

Pourquoi ne pas l'avoir chassée, aussi ? *(Elle se met à ranger des lys dans les vases.)* Ces fleurs ont un parfum atroce...

JACQUES, *l'arrêtant.*

Ah ! non, n'en dites pas du mal, Jeanne.

JEANNE

Quel homme êtes-vous pour être ainsi d'une indulgence infinie, non seulement pour ce qu'elle était, mais encore pour ce qu'elle aimait.

JACQUES

Oh ! Jeanne, ce n'est pas cela, mais il me semble si cruel... Nous sommes peut-être les plus heureux, nous qui ne cherchons rien... et les plus pratiques !

JEANNE

Etrange théorie, qui donne le joli rôle à ceux qui n'acceptent aucune entrave et à qui leur caprice sert de loi.

JACQUES

Quelle douleur faut-il qu'ils portent au dedans d'eux-mêmes pour ne pas avoir la force de rester un instant à la même place... Non, je ne saurais haïr que si je la croyais... je ne dirai pas heureuse... mais calme... Où elle est, je suis sûr encore qu'elle rêve d'autre part.

(A ce moment la porte s'ouvre, l'abbé Armo-riel paraît dans une grande agitation.)

SCÈNE IV

JEANNE, JACQUES, L'ABBÉ ARMORIEL

L'ABBÉ, *dehors.*

Jacques ! Oh ! Jacques...

JACQUES

Eh bien ! Qu'y a-t-il ?

L'ABBÉ

Je vous demande pardon, en effet, d'entrer si brusquement, mais c'est au nom d'une tendresse si pure, d'une inquiétude si compréhensible...
(*Il tombe assis.*)

JACQUES, *inquiet.*

Mais quoi ? Qu'y a-t-il ?

L'ABBÉ

Je ne sais comment trouver mes mots... Vous savez quelle tendresse, moi aussi, j'ai pour Yliane, avec quel soin je lui ai caché la vie, l'existence d'une mère à qui il ressemble trop. Eh bien ! Ah ! Je ne trouve plus mes mots... Eh bien ! Jacques, devinez quelle plus grande angoisse me saisit, quels nouveaux malheurs je prévois, funestes à une tête aussi chère : Esther est ici.

JACQUES, *sursautant et goûtant cependant la musique du nom qu'il répète.*

Esther ?

JEANNE

Paul ?...

L'ABBÉ, *à Jeanne.*

Pardonnez ma brusquerie, excusez mon manque d'égards... Oui, elle est ici...

JEANNE

On l'a vue ?

L'ABBÉ

Je l'ai vue moi-même.

JEANNE

Elle n'habite pas dans le village même ?

L'ABBÉ

Non, mais elle vient tous les jours en automobile. Quelquefois toute seule. Puis, d'autres fois, il y a plusieurs personnes avec elle, des femmes et des jeunes gens avec des boutonnieres fleuries et qui montrent leurs dents en riant. Hier, elle a marché sur la grande avenue. Elle est même entrée dans l'église.

JACQUES, *continuant à répéter le nom comme il respirait les lys.*

Esther ?...

L'ABBÉ

Oh ! Certainement... C'est elle... Elle est entrée pendant les Vêpres. Plusieurs personnes l'ont reconnue... Elle avait une robe bleue... Elle a un peu changé, mais à peine... Elle a toujours ce même regard de biche poursuivie...

JACQUES

Mais Yliane, Yliane ne l'a pas vue ?

L'ABBÉ

Elle l'a vu, elle du moins. Nous étions en train d'officier. Yliane tenait l'aiguière et la cassolette. Elle est venue se mettre au premier rang. J'ai presque rencontré son regard, quand je me suis retourné pour bénir. Yliane me suivait... Oh ! comme elle le regardait ! Son regard semblait, pour une première fois, fixer éperdument un point précis !... Elle le suivait, montait les degrés avec lui, balançait l'encensoir. Elle le suivait jusque sous le grand bas-relief où la Vierge berce un enfant éternel et bouclé ! Oh ! Jacques, craignons ce regard, craignons cette présence qui rôde... Pensez, si Yliane apprenait... si quelque chose lui révélait... Oh ! Il faut le garder, l'empêcher de sortir ?

JACQUES

Mon Dieu, peut-être est-il trop tard. Peut-être sait-il déjà... Mais lui, lui, que vous a-t-il dit ?

L'ABBÉ. (*Un temps.*)

Rien, ou presque... (*Un temps.*) Oh ! J'espère qu'aucun mal grave n'est encore fait. Il s'est rendu compte pourtant de l'insistant regard posé sur lui. Il m'a demandé qui était cette jeune femme blonde et si elle était d'ici et connue. Je lui ai dit que je l'ignorais : « Elle ressemble à la grande actrice Esther a-t-il murmuré. » Puis, comme honteux d'avoir parlé de femme à un prêtre, il s'est mis à prier, et n'a plus rien dit.

JACQUES .

Ainsi, sans la connaître, il parle d'elle.

L'ABBÉ, *marche à droite.*

Qu'y a-t-il d'étonnant ?

JEANNE

Ne laisse-t-on pas traîner partout des journaux où il peut voir son portrait ?

JACQUES

N'ai-je pas été le premier à lui arracher des livres qui parlaient d'amour ?

JEANNE

Et n'est-ce pas vous qui le premier lui avez laissé lire Musset, Verlaine, et tous vos poètes ?

L'ABBÉ

Lui-même, monté sur mon tabouret, les trouvait dans ma bibliothèque. Sa main instinctive allait aux pages que la beauté, malgré elle, rend dignes du Dieu qu'elle ignore... Oh ! Jacques, nous avons le temps, Jacques, mais il faut le défendre, il faut le garder ici où nous l'aimons.

JACQUES

Elle qui n'a jamais pensé à lui...

JEANNE

Quelle brusque tendresse la saisit ?... (*Tout à coup, on entend un bruit de voix au dehors, puis une sonnette.*)

JACQUES

Mon Dieu !

JEANNE

Pourquoi vous effrayer ainsi, Jacques ? Il vient tout le temps du monde... Et d'ailleurs, elle n'oserait pas... malgré son audace.

L'ABBÉ

Elle ne sait même point que vous êtes ici...
Qu'y a-t-il ?

ÉLISABETH. (*La servante qui vient d'entrer.*)

C'est une dame blonde qui demande à parler une seconde avec monsieur l'Abbé.

La Messe de Cinq heures.

3.

L'ABBÉ

Une dame blonde... Demandez-lui sa carte.

ÉLISABETH

Elle me l'a donnée, monsieur l'Abbé, la voici.

L'ABBÉ

Simone Roger... Je ne connais pas... Oh ! mais elle a écrit quelque chose au crayon dans le coin. « Demoiselle... de compagnie de Madame... » Ah ! C'est sa dame de compagnie... Ne t'en va pas, Jacques, ne t'en va pas, voyons. Elle ne peut te connaître.

(Entre Simone Roger. C'est une petite femme très mince, très blonde, et d'une élégance à la fois discrète et spectale.)

SCÈNE V

LES MÊMES, SIMONE ROGÈR

SIMONE, avec une grande aisance.

Oh ! pardon, monsieur l'Abbé, je vous demande pardon, mais je n'ai qu'un mot à vous dire, un seul... C'est pour ma grande amie, madame Esther... C'est à propos des lys... Vous savez, elle les adore... Il y a bien une marchande

qui en vend, mais elle n'en avait presque plus, et elle a dit, monsieur l'Abbé, qu'elle vous les avait tous vendus. Alors, j'ai pensé que peut-être vous voudriez bien m'en céder quelques-uns, pour lui faire une grande joie... Et pendant qu'elle est à l'église, un instant, à admirer un de vos vitraux, je suis venue sans le lui dire — si du moins cela ne vous dérange pas, monsieur l'Abbé, car elle les aime tant.

L'ABBÉ

Mais certainement, mademoiselle, certainement... Prenez-en vous-même l...

*SIMONE, faisant son choix parmi les lys laissés
un peu partout par Désespérance.*

Merci, monsieur l'Abbé, merci l... Ces lys offerts vous porteront bonheur, et ce soir, en les emportant dans la voiture, nous penserons à vous... Madame Esther vous remercie, j'en suis sûre comme de moi-même. Me permettez-vous de laisser cette petite enveloppe pour vos pauvres ?

L'ABBÉ

Je ne refuse jamais rien pour eux, mademoiselle... Au revoir, mademoiselle...

(Simone est déjà partie. Au même instant la porte d'en haut s'ouvre et Yliane apparaît.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, YLIANE

YLIANE, *descend les marches de l'escalier, pâle, blond, exalté, avec sa robe d'enfant de chœur entre les mains.*

Oh ! Père ! Voyez... J'avais essayé ma nouvelle robe, celle où j'ai cousu ces dentelles que vous m'avez données. N'est-elle pas belle et digne de mon Dieu ? Vous viendrez dimanche, n'est-ce pas ? J'aime tant notre église. On y est si loin de la vie du village. Il y a des lumières et des fleurs, et un parfum d'encens que j'adore. N'aimez-vous pas ce parfum qu'a notre vieille église ?

L'ABBÉ, *sévèrement.*

Yliane, ce n'est pas un parfum que nous devons aimer dans une église... mais Dieu...

YLIANE, *avec gaminerie.*

Et n'est-ce point lui que j'y aime ? Il est là, ma tante, parmi les parfums. Juste en ce moment, on a mis dans l'église des tubéreuses et des narcisses qui répandent une grande douceur mélangée.

JACQUES, *brusquement.*

Yliane...

YLIANE *s'approche de lui.*

Quoi, père ?

JACQUES

Tu es heureux, ici ?

YLIANE

Mais oui, père, je suis heureux. Pourquoi me dire cela ?

JACQUES

Tu ne me quitteras jamais ?

YLIANE

Mais, mon père, quand pourrais-je te quitter ?

JACQUES

Plus tard, quand tu seras un homme.

YLIANE

Je ne quitterai jamais ni toi, ni l'église, car je vous aime trop. Je ne pourrais vivre loin de toi ni de l'église, ni du grand orgue. Tout cela est lié à mon cœur. Je ne dis pas, si je devais vivre toujours dans le village... Je n'aime pas le village, où les garçons se donnent des coups, et où les pièces des maisons sont si petites avec un toit qui les écrase. Mais avec l'église, c'est

autre chose. Il y a une ivresse dans l'église, il y a quelque chose de si doux où l'âme s'abandonne... Je ne partirai jamais, et je ne vous quitterai jamais, ni toi, ni l'église.

JACQUES

Mais plus tard, Yliane, plus tard, lorsque tu n'auras plus dix-sept ans, tu ne pourras plus porter la robe rouge et le col de dentelle ?

YLIANE

Oh ! cela est vrai... Eh bien ! je deviendrai comme mon oncle, l'abbé Armoriel, et j'aurai une chasuble bleue avec de l'or.

L'ABBÉ

Etre prêtre, Yliane, ce n'est pas simplement avoir une chasuble bleue avec de l'or,

YLIANE

Oh ! je sais. Il y a le presbytère avec les roses, et les livres de prière, et la grande bibliothèque, je les connais, et puis le silence surtout. Il y a le silence, et vous m'accorderez que le silence est une autre ivresse, si étrange, si douce, avec une musique au fond d'elle-même, qu'on n'entend qu'à peine, à travers les battements de son cœur. *(Mais un peu partout, il a aperçu les lys*

apportés par Désespérance et dont Simone n'a emporté que quelques-uns.) Oh ! voyez, père, voyez tous ces lys. Qui a apporté tous ces lys, qui ont fermé la maison à autre chose que leur parfum, et qui l'ont rendue comme l'église ?

JACQUES

Ne la connais-tu pas ? C'est cette petite... On l'appelle Désespérance... Elle est revenue dans le pays.

YLIANE, qui s'est rapproché des lys.

Quel parfum sublime mon père ! C'est le moins violent, c'est le plus doux et pourtant si là-haut Dieu peut entendre monter jusqu'à lui le parfum d'une fleur, c'est celui qu'il entend, et ce ne peut en être un autre. Merci d'avoir acheté tous ces lys. Lorsque j'étais enfant, il y en avait partout autour de nous. On m'en donnait pour jouer, et j'avais un jouet comme n'en auraient pas les fils des rois, mais comme en auraient les frères des anges.

L'ABBÉ

Quelle exaltation, Yliane... Et quel goût pour les fleurs... Voilà de quoi grossir ta confession du dimanche.

YLIANE

Faudra-t-il aussi me confesser à Dieu de l'avoir trop aimé ? O mon oncle, pardon, mais ce n'est

pas ma faute. Je sais bien, il y a quelque chose en moi d'excessif auquel ma faiblesse ne peut rien. Mon cœur bat trop vite, mon espoir s'élançe trop vite. Je ne puis respirer le parfum d'un lys que si je me livre à ce plaisir avec une intensité douloureuse. Je ne puis aimer qu'en aimant trop.

L'ABBÉ

Redoute ces amours, Yliane, ce sont elles qui passent le plus vite, et crains d'aimer toute chose comme ce lys que tu jettes à présent parce qu'il n'a plus d'odeur à te donner.

YLIANE. *(Il a laissé en effet tomber le lys qu'il respirait.)*

C'est vrai. Oh ! j'ai aspiré tout son parfum comme la liqueur dans le verre ou le vin dans le calice. Et le calice blanc n'a plus d'odeur...

L'ABBÉ

Tes narines ne sentent plus le parfum auquel ta sensibilité les a habituées.

YLIANE. *(Il ramasse le lys presque fané.)*

Mais si, maintenant le parfum recommence... Et le lys jeté qu'on reprend poursuit son miracle de suavité.

JACQUES

Petite âme nerveuse mais tendre ! (*Il caresse les boucles.*) Tu ne me quitteras jamais, Yliane, et il y aura toujours des lys et l'église.

YLIANE

Non, jamais, père... Oh ! pourtant, je disais jamais, et justement je voulais te demander la permission de sortir, avant dîner, d'aller jusqu'au village... J'ai donné rendez-vous à des amis, et ils m'attendent.

(*Jeanne, l'Abbé et Jacques se regardent.*)

JEANNE

Ce soir ?

YLIANE

Oui, ce soir... Mais vous semblez surpris...

JACQUES

Je n'aime pas ces sorties du soir, tu le sais.

YLIANE

Oh ! Pourtant, elles ne sont pas dangereuses. Rien qu'aller et revenir ? Allons, père, dis-moi vite oui, et souris ?

JACQUES, *pris d'angoisse.*

Non, pas ce soir, Yliane. Ne sors pas ce soir.

YLIANE

Mais pourquoi ? Il y a un clair de lune merveilleux, il y a les plus belles étoiles. Vois, Cassiopée luit à travers la fenêtre comme un autre grand lys du ciel !

JACQUES

Non, non, ne sors pas, Yliane. Les routes ne sont plus sûres, il y a depuis quelque temps... des gens qui rôdent... Je t'en supplie, Yliane, ne sors pas... Oh ! mon petit, je suis si inquiet...

YLIANE, *soudain calme.*

C'est bien, c'est bien, je ne sortirai pas, père. Ne t'inquiète point. On peut bien te sacrifier quelque chose. Allons, embrasse-moi ?

JACQUES

Tes yeux sont ailleurs, Yliane ?

YLIANE

Ne leur en veux pas d'être un instant au rendez-vous manqué ! Allons, je me lave les mains, et je descends dîner.

JACQUES

Merci, Yliane, merci. Nous t'attendons.

(Yliane a remonté l'escalier. Et sur la route, apparition qui monte, un lys aux mains, la porte brune s'est calmement fermée.)

SCÈNE VII

LES MEMES, sauf YLIANE

L'ABBÉ

Il n'a rien vu encore, sans doute.

JACQUES

Oh ! Paul, Paul ! Quelle crainte j'ai eue quand il a parlé de sortir... Crois-tu vraiment que ce soit elle qu'il allait retrouver ?... Crois-tu... qu'il l'aurait vue... qu'il saurait ?...

L'ABBÉ, *rassuré.*

Si c'était elle, il n'aurait pas renoncé si vite à son projet. Non, non, rassurons-nous. Nous garderons cette petite âme sensible et tendre.

JEANNE

Mais pourvu qu'Esther, nerveuse...

JACQUES

Elle était belle ? Paul, belle comme jadis ?

L'ABBÉ

Peut-être plus belle qu'avant. Mais il y a quelque chose de cassé, de brisé en elle. Il semble

qu'elle ne parvienne pas à être heureuse... ou du moins, qu'elle ne parvienne pas à avoir l'air heureuse. Il semble que ses yeux toujours regardent autre chose que ce qu'ils possèdent. Oh ! faisons tout pour garder Yliane, ici, dans le calme du village... Et puis, peut-être, qu'il n'aille pas trop souvent à l'église.

JACQUES, *surpris.*

Toi, Paul, toi me dire cela ?

L'ABBÉ

Il y a des âmes frustes à qui les églises donnent la délicatesse dont elles ont besoin. Mais des âmes comme la sienne ont une nostalgie perpétuelle qui les habite, et ce qu'elles viennent chercher dans nos prières, c'est un poison que nous ne voudrions peut-être pas leur donner. Lorsque je vois Yliane au pied de l'autel, j'ai envie parfois de lui arracher le plaisir qu'il goûte en compagnie de Dieu. Il devient trop pâle, son visage subit un changement trop physique. Non, qu'il n'aille pas trop souvent à l'église, mais qu'il devienne un calme travailleur, comme le fils de René, qui habite en face, et qui est si fort, lui, et si paisible... Allons... mettons-nous à table...

JEANNE

Comme il est long à venir ! Assieds-toi, Jacques... Je vais dire à Elisabeth de servir.

JACQUES

Yliane ! Yliane ! Nous nous mettons à table !

L'ABBÉ. (*Il monte la lampe à la main
et frappe à la porte.*)

Allons, ouvre, nous nous mettons à table... !
C'est stupide de fermer sa porte comme cela...
Allons, ouvre, Yliane... Mais il ne répond pas...
(*Se retournant.*) Il ne répond pas... (*Il pousse vio-
lemment la porte.*) Jacques ! Jacques !... La
chambre est vide, et la fenêtre est ouverte !...

ACTE DEUXIÈME
REVENIR

ACTE II

Le même décor. — Un an plus tard.

SCÈNE PREMIÈRE

FAVIÈRE, JEANNE, L'ABBÉ ARMORIEL

(La lampe allumée annonce le soir et baigne leurs visages de sa douce lumière. Favière à gauche, dort ou feint de dormir. C'est après le repas du soir, de bonne heure, à cause du samedi et des confessions.)

JEANNE, que l'on voit à gauche, écartée.

Paul...

L'ABBÉ

Quoi, qu'y a-t-il ?

JEANNE

N'avez-vous rien entendu dire d'eux ?

L'ABBÉ

Chut ! Parlez bas.

La Messe de Cinq heures.

4.

JEANNE

Il vient de s'endormir une seconde après le repas. Le pauvre... Rien tous ces temps-ci...

L'ABBÉ

Par qui saurions-nous quelque chose ? Ah ! Il me semble qu'il y a bien longtemps qu'il est parti !

JEANNE

On voudrait n'y plus penser. On voudrait oublier ce petit visage énervé, et ce dernier soir, quand il respirait les lys. Et puis, c'est surtout Jacques qui me fait souffrir. Il ne parle jamais de rien, mais dans ses yeux on sent quelque chose de terrible, qui tremble... Oh ! je crois qu'il a encore souffert plus que pour Esther... Pour Esther, il en parlait, du moins. Il l'excusait, on pouvait dire son nom. Mais pour le petit... Il a une manière de vous regarder... quand la conversation a l'air de prendre une direction vers ce souvenir... Paul, c'est affreux de penser qu'il n'a plus dans la vie que sa vieillesse qui arrive, lui qui pourrait être encore un homme heureux et jeune.

L'ABBÉ

N'êtes-vous pas là, Jeanne, et moi-même, ne puis-je compter pour quelque chose ?

JEANNE

Oh ! moi, je n'ai jamais été de celles qu'il aimait, Paul... Je n'ai jamais été près de lui, que par ma présence... J'ai cousu près de lui, sous la lampe, pendant des mois... Mais il n'a jamais eu l'air d'y faire même attention. Il ne me le reprochait pas... non, je ne peux pas le dire, mais enfin il n'a jamais eu l'air de s'occuper de ce qui pouvait se passer dans mon cœur... Il aurait préféré, j'en suis sûre, une âme moins ferme, moins fidèle, mais avec qui il aurait pu parler d'elle... et de lui.

L'ABBÉ

Jeanne, que dites-vous ? Vous-même, n'évoquez-vous pas...

JEANNE

Je ne sais pas parler d'elle, moi... elle l'a tant fait souffrir... mais il est mon frère. Alors, sitôt que le nom vient au milieu de mes paroles, ma tendresse se révolte. Je ne sais pas avoir pour elle de ces mots, doux comme il en a toujours conservés, lui, en évoquant sa mémoire.

L'ABBÉ

Ne pouvez-vous essayer, parfois, de devenir indulgente, par discipline chrétienne ?

JEANNE

Je ne sais pas être indulgente pour elle, Paul, je vous jure, j'ai beau faire, je ne sais pas... Je m'y serais peut-être mise peu à peu, avant cette dernière chose... Mais qu'elle soit venue comme cela, qu'elle ait emporté Yliane, comme cela, qu'elle ne nous ait jamais donné la moindre nouvelle... non pas d'elle, mais de lui... Oh ! cela a tout fini, Paul, toute l'indulgence que j'aurais pu avoir ! Je suis devenue une vieille fille, sans pitié pour ceux qui l'ont tant fait souffrir.

L'ABBÉ

Ah ! je comprends ! vous avez souffert ?... Moi aussi, j'ai été triste parfois à cause d'elle... Vous ne pouvez savoir ce qu'elle était ! Si vous aviez su, ma sœur...

JEANNE

N'empêche qu'elle était bien cruelle, Paul, bien cruelle... Et pour vous aussi, qui l'aimiez tant, car enfin ce n'est pas nous seulement qu'elle a quittés, c'est vous aussi... Elle est partie, sans vous dire un mot... sans même vous avoir embrassé plus fort la veille... Et jamais elle n'a pensé à vous revoir.

L'ABBÉ

Qui sait si, l'année dernière, elle n'a pas eu envie de revenir ?

JEANNE

L'année dernière? Et c'est vous qui me dites cela Paul?... Vous qui le premier d'entre nous avez senti la dure insistance de sa présence autour de nous, qui le premier... non, Paul, ne croyez pas à des mensonges... Si elle est revenue l'année dernière, ce fut tout simplement pour nous prendre Yliane.

L'ABBÉ

Si elle est venue le prendre, cela ne prouve-t-il pas clairement que ce qu'elle a ne la contente plus, et qu'elle continue à être la force inquiétante qu'elle était?... Jeanne, pensons parfois à ceux qui s'ennuient, non point à cause d'un motif particulier, mais à cause d'un ennui attaché à eux, avec lequel ils sont nés... Ils souffrent peut-être encore plus que ceux qu'ils font souffrir...

JEANNE

Vous parlez comme Jacques ? Non, elle devait nous le laisser, lui au moins. Mais elle a eu envie de lui un instant, comme d'une nouvelle robe ou d'une rose à attacher à son corsage, ou d'une branche d'acacia qu'elle avait vu se balancer dans le soir.

L'ABBÉ

Vous ne croyez pas si bien dire, Jeanne. Je me

souviens, jadis, un jour de pluie, quand les acacias sentaient si bon autour du village... elle eut envie d'en avoir une grande branche cueillie parmi les plus hautes, pensant ainsi qu'elle posséderait plus de parfum peut-être... Oh ! avec quelle inquiète insistance elle, si nonchalante d'habitude, la branche au parfum désiré lui devint plus nécessaire que sa vie entière. Elle ne se serait point calmée si des garçons du village n'avaient, au milieu de la pluie, monté jusqu'au sommet de l'arbre pour lui en rapporter le trophée souhaité... Elle vit la branche venir à elle, mais elle était trop faible pour la porter... et elle en cueillit à peine un instant une ou deux grappes... qu'elle jeta aussitôt. Mais ses larmes nous émurent. Je n'ai jamais vu aussi furieusement pleurer que par ses grands yeux le plaisir imaginé par elle et que la branche parfumée n'avait pu lui donner...

JEANNE

A quoi bon parler, Paul, vous l'excusez encore... Que ne savez-vous au moins quelque chose de précis sur ce qui lui arrive !... Vous pourriez peut-être parler à Jacques et lui donner ainsi des nouvelles d'Yliane. Vous, peut-être, pourriez lui parler... (*On frappe.*) Tiens, quelqu'un...

SCÈNE II

LES MÊMES, LA BENOITE, ELISABETH

ÉLISABETH

C'est Marie-Louise, monsieur l'Abbé, qui vient vous dire quelque chose.

L'ABBÉ

Qu'y a-t-il, Marie-Louise ?

LA BENOITE

Monsieur l'Abbé, c'est à confesse. Il y a une quantité de monde... alors monsieur le Vicaire m'envoie chercher monsieur l'Abbé... Et puis, c'est autre chose, monsieur l'Abbé : c'est à cause de cette pauvre fille qui a disparu... et qu'on croit morte.

L'ABBÉ

Mais de quelle pauvre fille me parlez-vous ?

LA BENOITE

On l'appelait Désespérance... Elle vendait des lys...

FAVIÈRE, se réveillant à la musique de la voix connue.

Désespérance...

L'ABBÉ

Allez, Marie-Louise, je vous suis.

LA BENOITE

Monsieur l'Abbé ne prend pas la clef ?

L'ABBÉ, *va à un meuble à droite, tire un tiroir
et y prend une clef.*

Mais n'avez-vous pas la vôtre ?

LA BENOITE

Si fait, monsieur l'Abbé, mais j'aurais voulu que monsieur l'Abbé ferme ce soir lui-même la porte, en s'en allant, la dernière prière entendue... à cause de cet orgue dont monsieur l'Abbé m'a parlé hier.

L'ABBÉ

Ah ! oui, c'est vrai... Je ne t'ai pas dit, Jacques ? Il me semble depuis deux jours que j'entends l'orgue au milieu de la nuit... C'est à peine... à peine... mais enfin cette nuit j'étais réveillé, et je ne puis croire que c'est un rêve... Vous avez raison, Marie-Louise, ce soir, je fermerai la porte moi-même. Allons, à tout à l'heure, Jeanne... A tout à l'heure, Jacques...

(L'Abbé, Elisabeth, La Benoitte, sortent. Jacques et Jeanne restent seuls.)

SCÈNE III

JACQUES, JEANNE

JACQUES

Pauvre Désespérance !

JEANNE

Il y a chaque jour des pauvres filles qui meurent, Jacques, et vous ne vous en attristez pas ainsi... Voulez-vous que je vous lise quelque chose ? Vous la connaissiez à peine, d'ailleurs.

JACQUES

Vous vous trompez, Jeanne, je la connaissais beaucoup... C'est comme si le grand rosier pâle disparaissait qui est à la porte du presbytère.

JEANNE

Vous pleureriez pour un rosier ! Bah ! il se remplacerait bien vite... Je ne vous donne pas un autre hiver de pluie comme celui-ci, d'ailleurs, pour qu'il se déchire du haut en bas... et ne soit plus qu'un souvenir...

JACQUES

On ne le remplacera plus, Jeanne. On ne remplace rien... pas plus qu'on ne remplacera Désespérance...

SCÈNE IV

JACQUES, JEANNE, L'ABBÉ ARMORIEL

L'ABBÉ

Jeanne...

FAVIÈRE, *sursautant.*

Qu'y a-t-il ?

L'ABBÉ

Ce n'est rien, Jacques... C'est à propos de cette pauvre fille. Je voulais dire un mot à Jeanne... une femme comprend mieux ces choses-là qu'un homme... surtout n'allez pas vous inquiéter...

FAVIÈRE

Tu es pâle...

L'ABBÉ

Est-ce que je suis pâle ?... Mais toi aussi, Jacques, et vous, Jeanne, aussi. Ne voyez-vous pas que c'est la réverbération bleue du clair de lune ?... Allons, Jacques, si maintenant tu vas t'inquiéter parce qu'on est décoloré par la lumière des étoiles !

JEANNE, *qui s'est approchée.*

Qu'y a-t-il, Paul ?

L'ABBÉ

Eh bien, voilà. (*Ils se sont éloignés de Favière qui, malgré lui, prête l'oreille et écoute ardemment.*) Ce n'est pas à cause de Désespérance, mais de l'église. Oh ! surtout... Non, restez calme, n'ayez pas l'air surprise, qu'il ne sache pas... il irait tout de suite s'imaginer des choses extraordinaires...

JEANNE

Mais parlez, parlez...

L'ABBÉ

Eh bien. voilà. Vous savez, tout à l'heure, Marie-Louise en parlait justement, le grand orgue ?... Il me semblait la nuit en avoir entendu jouer... vous savez, le presbytère touche à l'église... et cette musique, c'était comme si une petite main la caressait sur un grand instrument, comme si une feuille de lys la créait sur l'orgue immense...

JEANNE

Eh bien ?

L'ABBÉ

Ne vous souvenez-vous pas du merveilleux talent qu'elle avait sur l'orgue ? Personne jamais n'en a joué comme elle... Eh bien, cette nuit, Jeanne, cette nuit, c'était comme si elle avait joué...

JEANNE, *avec une sévère affectation.*

De qui parlez-vous, Paul ?

L'ABBÉ

Mais de qui voulez-vous que je parle ? D'Esther, bien entendu. Oh ! certainement, c'était comme elle... quand elle jouait...

JEANNE, *l'arrêtant.*

Quelle folie ! Quelle folie, Paul, de croire qu'Esther reviendrait ainsi, et quel étrange espoir de votre part !... Ce n'est plus une sorte de femme depuis longtemps à venir jouer de l'orgue dans une église de village.

L'ABBÉ

Il n'y a pas de sorte de femme, Jeanne. Chaque femme est différente... et nous ne sommes jamais tels qu'on pourrait nous lire dans nos actes.

JEANNE

N'importe quelle autre femme a pu se glisser et jouer ainsi. La fille de Gabriel, le voiturier, joue célestement, paraît-il, et selon les propres mots du vicaire. Elle a pu se glisser une nuit, si on ne la laisse pas venir le jour.

L'ABBÉ

Et comment serait-elle entrée ? L'église est fermée à clef...

JEANNE

Et comment Esther serait-elle entrée ?

L'ABBÉ

Ne vous souvenez-vous plus qu'Yliane avait toujours une clef de l'église sur lui et il l'a emportée. Il a pu la donner à Esther. Rien de plus compréhensible.

JEANNE

Soit. Attendons ! Tant que je n'aurai pas de preuve plus concluante, je me réserverai le droit de n'en rien croire.

L'ABBÉ

Oh ! Jeanne, il y a une autre preuve. Une preuve que je n'ose vous dire, car je suis sûr que vous la trouverez sans consistance, et pourtant elle est fatale à mes yeux, irrévocable...

JEANNE

J'attends...

(Favière écoute et entend. Ses yeux et sa tristesse entendent, mais il fait comme s'il n'écoutait pas.)

L'ABBÉ, avec une exaltation croissante.

Vous-même pourriez peut-être venir en juger... Je suis monté, j'ai vu l'orgue, je l'ai examiné longuement.

JEANNE, *ironiquement.*

Elle a peut-être oublié un livre, un gant ?... Un pétale de lys...

L'ABBÉ

Non, Jeanne, ni gant, ni fleur, mais sur l'orgue, partout, tout autour de l'orgue, dans l'escalier où elle a dû monter pour y aller, dans l'église, partout où il a fallu qu'elle passe pour aller jusqu'à l'orgue, il y a son odeur ; Jeanne, son parfum, ce parfum si étrange qu'elle a toujours eu et dont, à travers les pièces de l'ancienne maison, le trouble demeure peut-être encore ; ce parfum, Jeanne, contre lequel vous vous révoltiez parfois, toujours le même, de sorte qu'à travers les différentes époques de ma vie, son parfum est revenu vers moi comme un leit-motiv...

JEANNE

Ce n'est pas une preuve.

L'ABBÉ

N'empêche que la certitude m'envahit qu'Esther est là auprès de nous... rôdant autour de nous... prête peut-être à nous revenir...

JEANNE

Je ne sais pas ce qu'elle ferait, Paul, elle n'a plus rien à nous voler... Quant à revenir, je suppose que la porte de cette maison lui serait fer-

mée, comme devrait lui être fermée celle de l'église, si, toutefois, c'est elle qui y est venue cette nuit.

L'ABBÉ

Comment la porte de cette maison pourrait-elle lui être fermée plus que celle de l'église, puisqu'elle n'est fermée à personne, même à la plus malheureuse des filles, ou à la plus misérable ?

JEANNE

Je ne puis comprendre votre pensée... que vous puissiez parler d'elle encore, et même l'attendre, et penser à pouvoir la recevoir... ceci me dépasse...

L'ABBÉ

Et Yliane, ne pensez-vous pas que si Esther était là, Yliane n'est plus loin peut-être... Ne pensez-vous pas que peut-être Yliane va revenir aussi ?...

JEANNE, *gravement.*

Hélas ! Paul, du jour qu'il a quitté cette maison, il est devenu à mes yeux plus criminel qu'Esther... ou autant... oh ! même pour rendre une lueur de bonheur à Jacques, j'ignore si je voudrais qu'il revienne. Il ne reviendrait ainsi que pour le blesser encore en repartant... car ce ne sont pas des gens qui restent... Allez, allez, Paul... Les pécheurs vous appellent ; les péchés

qu'ils ont à vous confier et pour lesquels vous leur donnerez des pénitences ne sont peut-être pas aussi graves que ceux que vous oubliez si légèrement... Moi-même, je vais à l'église une seconde avant la fermeture, et pour dire mes prières avant la nuit. (*Se retournant.*) Jacques, Jacques, avant la fin de la journée, me permets-tu de te laisser seul un instant, et d'accompagner Paul jusqu'à l'église ? Je voudrais prier pour ton repos et pour ta santé... Bonsoir !... Si tu es trop fatigué, couche-toi, sans nous attendre. » Bonsoir ! Jacques, il est près de neuf heures.

SCÈNE V

JACQUES, puis YLIANE

(*On entend un instant les voix qui se perdent... les cloches sonnent.*)

JACQUES

Le parfum d'Esther... C'est vrai... Il a raison... C'était un parfum extraordinaire... un parfum pas comme les autres... ils ont raison, je ferais mieux d'aller me reposer sans les attendre... Un parfum, dans la nuit, de ceux dont les gens vous disent : « Ce sont ces fleurs qui sont là-bas, vous savez... l'arbre... au coin de la route... »

(La porte ouverte s'est ouverte un peu plus ; Yliane a paru... Il est changé, un peu pâli, un peu grandi, un peu plus jeune homme. Il n'a plus son costume d'enfant de chœur, mais un costume de serge marine et une fleur à son revers, et, bien qu'atténuée sans doute par une discrétion momentanée, il est d'une élégance qui détonne dans un presbytère. Mais toujours il a ses longs cheveux d'or souple. Il s'avance à pas lents, croyant sans doute Favière endormi, à pas très lents. Mais au même moment Favière se lève pour aller se coucher. Ils se rencontrent. Il y a dans les yeux d'Yliane, peut-être le regret d'un instant de n'avoir pu passer sans être vu, dans l'autre, une joie immense, brusque.)

JACQUES

Oh ! non, non, ne repars pas, Yliane, je t'en conjure, non, ne repars pas, je t'en supplie... Ah ! que faire ? Ah ! tu veux repartir ? Non, c'est impossible, il ne faut pas... je mourrais... Je ferai tout, tout ce que je pourrai, tout ce que tu voudras... Oh ! voilà, justement, je parlais de son parfum, et je le sens dans l'air... Dans la nuit je respirais son parfum étrange... Et le voilà... Oh ! non, ne repars pas surtout... ne repars pas...

La Messe de Cinq heures.

5.

YLIANE, *reculant, mais troublé.*

Pardon...

JACQUES

Ne me demande même pas pardon, ne dis rien. Je comprends tout. Je sais tout. Crois-tu un instant que je t'en aie voulu... plus qu'à elle?... Non, jamais je n'ai dit un seul mot... La seule chose que j'avais, c'était peur, peur que tu sois malade, ou elle... Des fois, dans les journaux, je voyais son nom, eh bien ! tu entends, jamais je n'avais un regard, je ne dis pas de colère, mais de reproche, non, rien... J'étais heureux de voir son nom. Je me disais : « S'il arrivait la moindre chose, puisqu'on parle d'elle dans les journaux, je le saurais. Puisqu'il n'y a rien, c'est qu'ils sont heureux, lui et elle... » Yliane, ne me demande pas pardon, non, et ne pleure pas... Mais viens t'asseoir près de moi, là, sur la chaise... Comme tu es beau... Là, tout près... Ne me dis rien encore, ce que tu me dirais me ferait mal peut-être. Ne me demande pas pardon, mais reste ainsi que je te regarde. Pense, il y a un an que je ne t'ai pas revu, un an tout entier et je n'avais même pas ton portrait. D'elle, au moins, dans les journaux, j'en voyais des photographies, avec des robes, avec des fleurs, elles n'étaient pas toujours bonnes, mais tout de même c'était son image ; mais de toi, rien, pas

la moindre chose... Oh ! comprends-tu, Yliane, comprends-tu ? Mais, comme tu lui ressembles ! C'est étonnant... Je comprends, c'est d'avoir vécu avec elle, un an, comme cela... Tu as pris ses gestes, son parfum, et une certaine manière de regarder, de vous fixer... Tu as pris même quelque chose de sa silhouette... Oh ! viens, approche-toi, viens plus près, Yliane, mon enfant chéri. Mais qu'est-ce que tu as ? Est-ce que tu serais fâché avec moi ? Mon Dieu ! de quoi, d'ailleurs, m'en voudrais-tu ? Qu'ai-je fait ? Je ne te fais pas un reproche, je ne t'en veux pas le moins du monde. Au contraire, Yliane, je comprends, je comprends très bien que tu sois parti avec elle... Moi aussi je serais parti avec elle, quand elle aurait voulu, où elle aurait voulu. Mais, vois-tu, Yliane, moi, elle n'a jamais voulu m'emmener...

YLIANE

Père...

JACQUES

Oh ! tu dis mal ce mot. Tu le dis comme quelqu'un qui ne sait plus le dire... très mal... Est-ce que tu ne m'aimes plus, Yliane ? Est-ce que tu m'en veux ? Je sais bien, on prend si vite l'habitude de ne plus aimer ceux qu'on aime. Mais pourtant tu es revenu pour me voir. C'est bien

pour me voir que tu es revenu, Yliane ?... Quand on revient pour revoir quelqu'un, c'est qu'on l'aime... un peu, n'est-ce pas ?... On ne reviendrait pas pour voir quelqu'un qu'on n'aimerait pas du tout... Je ne puis le croire.... (*Avec un déchirement soudain.*) Ah ! Mais j'y pense, Yliane, tu es peut-être revenu sans vouloir me voir ? Tu es peut-être revenu simplement pour prendre quelque chose, que tu aurais oublié, et pour repartir... Oh ! non, c'est impossible. Non, cela ne se peut pas. Dis que ce n'est pas vrai, dis-le, Yliane. Dépêche-toi de le dire, Yliane.

YLIANE, avec une voix hésitante, faible.

Je suis revenu pour vous voir... J'étais là, dans l'ombre, derrière la fenêtre... Sitôt que l'abbé Armoriel et ma tante sont sortis, je suis entré. Je croyais que vous dormiez, c'est cela qui m'a surpris un peu...

JACQUES

Ah ! C'est cela. Mais alors, Yliane, tu es revenu pour longtemps ?

YLIANE

Pour très longtemps...

JACQUES

Pour toujours ?...

YLIANE

Pour toujours...

JACQUES

Pourquoi dis-tu toujours si gravement, Yliane ?...

YLIANE

Parce que c'est vraiment pour toujours que je suis revenu.

JACQUES

Et jamais plus, jamais plus tu ne nous quitteras, Yliane, ni moi... ni l'église ? Car, tu sais, elle est de plus en plus belle, l'église. Il y a partout des lys que tu aimes et des narcisses. Partout un grand parfum... Jamais plus, tu ne nous quitteras, Yliane, ni moi, ni l'église ?...

YLIANE

Non, père, ni toi, ni l'église...

JACQUES

Tu as raison, Yliane, plus raison que tu ne crois. A quoi bon repartir, Yliane ? Je suis sûr que nulle part tu ne saurais être heureux... tu ne pourrais pas... Tu es trop comme elle... Tu vois, elle, elle a eu beau faire, je suis sûr qu'elle n'est pas heureuse... Tu vois, je ne te demande

même pas si elle est heureuse, je suis sûr qu'elle ne l'est pas ! Et c'est pour cela qu'elle est tant à plaindre. Toi non plus, Yliane, toi non plus, tu ne saurais être heureux. Je suis sûr que tu n'as pas été heureux, même avec elle, n'est-ce pas, Yliane, même avec elle ?

YLIANE

Père, pourquoi parlez-vous toujours d'elle ?

JACQUES, *passionnément.*

Parce que j'y pense toujours. Oh ! toi aussi, parle-moi d'elle. Viens plus près et mets ta tête sur mon épaule... Et parle-moi d'elle, dis-moi comme elle était belle encore, Yliane, dis-moi... comme tu lui ressembles ! Quand je te regarde ainsi, Yliane, j'ai peur et je suis heureux. Il me semble que vous êtes tous les deux revenus, toi et elle.

YLIANE, *dans une espèce de frisson.*

Ne parlez plus d'elle ainsi... Oui, elle est belle... Mais ne parlez pas d'elle ; elle aussi, elle désire toujours l'impossible, et près d'elle aussi on désire toujours l'impossible... On ne peut pas être heureux avec elle, père... Elle est si inquiète qu'on devient près d'elle inquiet comme elle ; on devient comme elle et on désire des parfums qui n'existent pas, des fleurs qui n'existent plus,

des amours qui n'existeront jamais !... — Vous avez raison, quand on a une âme comme cela, il vaut mieux ne rien désirer, ne rien voir, car plus on voit et plus on désire, plus on désire encore, et plus on est blessé, et l'on a toujours peur... Ah ! père, j'ai peur, j'ai peur !!!

(Yliane se réfugie en tremblant dans les bras de Jacques. La porte s'ouvre. L'Abbé et Jeanne paraissent, revenant de l'église ; ils allaient sans doute se diriger vers Jacques, lui parler ; cette étreinte surprenante, ce retour imprévu les immobilise au seuil de la petite porte, toute argentée de clair de lune ; ils les considèrent longuement : l'Abbé, avec une sorte de stupeur émerveillée, Jeanne avec une austérité douloureuse ; puis ils se retirent sur la pointe des pieds, sans un mot, tandis que, confondus dans leur grand baiser immobile, le père et le fils semblent réunis pour toujours.)

ACTE TROISIÈME
MOURIR

ACTE III

Même décor.

Le lendemain matin, ou plutôt dans la nuit, il doit être cinq heures du matin. Toujours la musique de l'orgue, qui a dû jouer tout le temps, et à peine la clarté grise de l'aube. Dès les premières répliques, la musique meurt brusquement...

SCÈNE PREMIÈRE

L'ABBÉ, puis ELISABETH

L'ABBÉ, *sortant de sa chambre.*

Elisabeth...

ELISABETH, *entrant par où elle est sortie la veille.*

Comment, monsieur l'Abbé, déjà levé ?... A peine s'il est jour.

L'ABBÉ

Il s'agit bien du jour, Elisabeth... Chut ! Ecoutez !... Entendez-vous ?... Ecoutez... Oh ! cette fois-ci... mais vous n'entendez donc rien ? On

dirait en effet que cela s'est arrêté, qu'on n'entend plus rien. Cela s'est arrêté tout à coup quand vous êtes entrée...

ÉLISABETH

Mais quoi, monsieur l'Abbé ? Qu'est-ce qui s'est arrêté ?... Je suis venue tout de suite.

L'ABBÉ

L'orgue, Elisabeth, l'orgue jouait. Je l'ai entendu. Oh ! j'en suis sûr, cette fois-ci, sûr. C'était la grande musique déchirante et religieuse, des autres nuits, le même son, plus douloureux peut-être, plus pathétique ! Oh ! sûrement, une seule personne au monde pouvait jouer ainsi. Et, puisqu'il était revenu, lui, puisqu'il dormait là, tranquille dans sa chambre, c'était certainement l'âme de l'autre, qui venait se plaindre tout près... Oh ! il faut aller à l'église, il faut surprendre celui qui joue. Prenez la lampe, Elisabeth. Venez, nous ne réveillerons personne. Mais je veux savoir, il ne faut pas hésiter plus longtemps.

(Il va à la porte avec Elisabeth qui a allumé une lampe. C'est le commencement du petit jour. Mais là, les devançant, livide, la Benoitte, une bougie à la main.)

SCÈNE II

L'ABBÉ, LA BENOITE, ELISABETH

L'ABBÉ, *ému.*

Vous... Marie-Louise ?...

MARIE-LOUISE, *aussi émue que l'abbé.*

Mon Dieu, oui, monsieur l'Abbé, moi... Où va monsieur l'Abbé ?

L'ABBÉ

Mais, à l'église... Où voulez-vous que j'aille?... Toute cette nuit encore, cet orgue a joué, je veux voir qui joue ainsi... Venez avec nous, si vous voulez.

MARIE-LOUISE

Mais...

L'ABBÉ

Qu'avez-vous ? Vous tremblez, vous aussi ?...

MARIE-LOUISE

Il y a bien de quoi. Si monsieur l'Abbé va à l'église, il fera bien d'emmener le serrurier pour... ouvrir la porte.

L'ABBÉ

Que dites-vous ? Est-ce que je n'ai pas une clef ?

MARIE-LOUISE

Une clef... Moi aussi, j'en ai une, de clef, mais la porte de l'église est fermée en dedans. Il y a quelqu'un qui s'est enfermé dans l'église... on a beau frapper, crier, personne ne répond. Je ne sais pas ce qui peut être arrivé, mais enfin...

ÉLISABETH

Sans doute, la personne qui s'est introduite pour jouer de l'orgue s'est-elle endormie...

L'ABBÉ

Ah ! Elisabeth, allez chercher le serrurier.

(A ce moment la porte d'en haut s'ouvre, Jeanne paraît.)

SCENE III

LES MÊMES, JEANNE

JEANNE

Paul, qu'y a-t-il ? Ce n'est pas une heure pour courir ainsi ? Paul, voyons, répondez ! Que se passe-t-il ?

L'ABBÉ, *sur le seuil de la porte éclairé
par le demi-jour blafard.*

Je ne m'étais pas trompé. On a joué de l'orgue toute la nuit, la musique que j'entendais n'était pas illusoire. Sa vaste plainte sanglotante qui passe à côté de nous, serons-nous trop durs pour l'entendre ?

JEANNE

Si cela est ainsi, si c'est Esther qui est là, mieux que personne, celui qui dort ici, nous renseignerait en une heure pareille.

L'ABBÉ

En effet. Il a assez dormi. Entrez, Jeanne... Hier au soir je n'aurais pas osé l'interroger... Mais maintenant...

(Jeanne a poussé la porte.)

JEANNE, *de l'intérieur.*

Yliane ! *(Revenant.)* Paul, Paul, je ne puis en croire mes yeux. Paul, le lit n'est même pas défait, et, comme la première fois, la fenêtre est ouverte... Courez... Courez. Je vous le disais ce ne sont pas des êtres qui restent.

(L'Abbé sort précipitamment avec la Benoitte et Elisabeth.)

SCÈNE IV

JEANNE, puis JACQUES

JACQUES. (*Il vient de sortir de sa chambre, et se dirige, lui aussi, vers la porte d'Yliane.*)

Déjà réveillée ?... Toi aussi, tu as eu la même idée, tu as voulu être la première à voir le jour se lever sur un visage aboli depuis si longtemps...

JEANNE, *l'écartant d'un geste et voulant le plus longtemps possible lui barrer la porte.*

Je ne suis pas si follement tendre, Jacques, et je ne pardonne pas si vite aux gens qui partent... Non, je m'étais levée pour la messe. Les oraisons de l'aube ont une douceur particulière, et peut-être puis-je être utile en allant prier pour toi.

JACQUES

Tu n'as donc pas encore vu Yliane ce matin, tu ne l'as pas encore embrassé ! Il est neuf encore de toute vision terrestre, comme ceux qui reviennent d'une grande maladie... Quel bonheur d'aller le réveiller ainsi, d'aller le voir dormir... dans son ignorance, dans son repos, dans son oubli...

JEANNE

A quoi bon ? Il dort ? S'il est las, ne vaut-il pas mieux le laisser dormir ? Ta tendresse, malgré elle, le réveillerait peut-être rudement.

JACQUES

Quelle tendresse nouvelle te pousse à veiller si passionnément sur son sommeil ?

JEANNE

Ce n'est pas de la tendresse, Jacques, c'est de la sagesse. Laisse-le dormir, et toi-même va te reposer, tu es fatigué, brisé par toutes ces émotions... Tu auras bien le temps de te reposer, et le jour lui-même n'est pas levé encore.

JACQUES

Quel calme vouloir m'imposer lorsque mon bonheur m'exalte, puisqu'il est revenu, lui, et ce n'est pas lui-même seulement qu'il a rapporté, mais c'est elle, elle tout entière. Il est revenu comme annonciateur candide de son retour !

JEANNE

Je ne vois pas les choses ainsi. Il part quand il est las de toi, et lorsqu'il est las d'elle il revient vers toi. Etrange façon d'agir et qui nous fait présager une jolie suite...

La Messe de Cinq heures.

6.

JACQUES

Yliane a juré qu'il resterait ici toujours...

JEANNE

Nous savons ce que leur coûtent leurs serments...

JACQUES

Si tu l'aimes si peu, laisse-moi entrer dans cette chambre. Que t'importe de lui ravir, ou non, une seconde de repos ?

JEANNE

Ce n'est pas son sommeil qui m'importe, mais le tien. Va dormir. La nuit encore ne cède pas au jour son obscurité, va dormir. On s'éveille toujours trop tôt quand on dort...

JACQUES

Lorsque ce qu'on aime n'est pas là... Hier, Jeanne, je m'éveillais trop tôt, mais aujourd'hui... Pendant un an tout entier, Jeanne, sans que tu me le reproches, je m'éveillais trop tôt... Mais, aujourd'hui, depuis qu'il est là, je n'ai pu me lever que trop tard.

JEANNE

Et s'il repartait ?... Un départ est toujours une chose à prévoir.

JACQUES

Oh ! pourquoi envisager une horreur pareille ? Qu'aurait-il à voir maintenant qu'il l'a vue et qu'il est revenu ? Non, Jeanne, laisse-moi entrer, laisse-moi l'embrasser. Il ne repartira plus jamais. Il est revenu et nous le garderons pour toujours...

SCENE V

LES MÊMES, DÉSESPÉRANCE

LA VOIX DE DÉSESPÉRANCE (*au dehors comme au premier acte.*)

En mai les lys sont les plus beaux
Mais on les met sur les tombeaux.

JACQUES

Jeanne, entends-tu cette voix ?...

L'ABBÉ

Oui, il me semble...

JACQUES

Mais alors, elle n'est pas morte ! Elle n'a pas terminé sa chanson... Ouvre-lui, il y a longtemps que je ne l'ai pas vue, c'était le soir où Yliane est parti...

JEANNE, *ouvrant la porte... comme au premier acte.*

Entrez...

DÉSESPÉRANCE

Mais oui, monsieur Favière, c'est moi. Pourquoi me regardez-vous avec ces yeux ?... Est-ce que vous ne m'aimez plus ? Est-ce que vous ne voulez plus me voir ?...

JACQUES

Sitôt que j'ai entendu votre chanson dans l'aube, j'ai tendu vers elle mes pauvres mains. Mais on m'avait dit... je croyais, j'avais peur...

DÉSESPÉRANCE

De quoi aviez-vous peur, monsieur Favière ? Que j'aie oublié ma chanson ? que je ne sache plus reconnaître la glycine de votre porte ?

JACQUES

Non, seulement on m'avait dit que vous aviez disparu du pays pour toujours, peut-être ; que vous vous étiez penchée au bord des eaux profondes pour atteindre un lys plus lointain...

DÉSESPÉRANCE

Disparaître ? Moi ? Croyez-vous vraiment que j'ai un nom avec lequel il est si facile de disparaître ? Mais je serais venue vous dire adieu un

matin, et si je n'étais plus, le parfum des lys vous aurait apporté le reflet de mon âme. Non, l'hiver je n'aime pas sortir. Des cheveux comme les miens se décomposent au vent qui vient de la neige, et mon cœur est si fragile qu'il se brise dans la nuit de novembre. Mais pour que je disparaisse, il faudrait qu'il n'y ait plus de lys dans les jardins, plus de cœurs dans les maisons, et plus de tristesse chez les hommes.

JACQUES

Et il y a du bonheur, Désespérance, beaucoup de bonheur. Il y a un immense bonheur dans ma maison, et je suis heureux que vous soyez la première à partager ce grand bonheur de mon âme. Il y a du bonheur dans ma maison, plus parfumée que toutes les fleurs de votre corbeille.

DÉSESPÉRANCE

Un bonheur, monsieur Favière ! Un bonheur... Où est-il ?... Quelque chose m'attirait ici ce matin, mais je ne sais pas si c'était du bonheur. Le premier rayon de soleil m'a éveillée dans ma solitude. J'ai descendu la route blanche. Je ne me suis arrêtée devant aucune maison ; qui m'aurait acheté des lys à cette heure ? Mais dès que j'étais dehors, j'ai deviné que c'était chez vous que je venais. J'ai compris que j'étais venue

vous voir. Je savais que vous alliez m'ouvrir. Alors, c'était votre bonheur qui m'appelait ? C'était votre bonheur qui donnait à mon âme une suavité si déchirante ? C'était votre bonheur, ce triste appel dans le matin... Dites-moi, quel est-il ?

JACQUES

Désespérance, je n'ai pas de secret pour votre cœur.

DÉSESPÉRANCE

Yliane est revenu ?

JACQUES

Oui. Il était parti. Les lys de votre corbeille n'avaient pas assez supplié la tristesse des anges. Il s'était enfui un jour, mais depuis hier il est revenu. Il est revenu comme la nuit se levait. Il est revenu avec les étoiles... Mais ne l'auriez-vous pas deviné sans que je vous le dise ?... Ne sentez-vous pas dans l'air le visage éparpillé de la joie, les cheveux renversés du retour.

DÉSESPÉRANCE, *cherchant dans l'air, de ses narines palpitantes, comme une présence invisible.*

Il me semble, monsieur Favière, il me semble... Mais ne parlez pas si haut, il ne faut jamais dire qu'à voix basse le prénom du bonheur...

JACQUES

Désespérance, vous n'avez pas l'air heureuse de ma joie. Vous ne semblez pas entrer en elle comme dans un jardin. Votre chanson m'a arrêté au seuil de cette porte. Allons le réveiller ensemble. Avez-vous des lys à lui porter, qu'un geste de fleur soit son premier réveil dans la maison qu'on retrouve.

DÉSESPÉRANCE

Regardez, monsieur Favière, regardez mes lys. Regardez mes lys que j'ai cueillis ce matin, en venant, mes lys qui étaient blancs sur les pelouses, comme autant de prières angéliques... Ils n'ont plus leur chère pâleur ni leur parfum, peut-être. Regardez-les... Ils sont pâles, pâles, comme s'ils étaient morts depuis longtemps. Mais qu'y a-t-il ? Regardez... J'ai peur de mes lys, monsieur Favière... J'ai peur de mes lys...

JACQUES

Ce n'est rien, Désespérance. Ce n'est rien. Les fleurs brûlent dans la chaleur comme des cierges sur l'autel. Venez les lui porter tout de même. Venez. Venez.

SCÈNE DERNIÈRE

LES MÊMES, L'ABBÉ, ÉLISABETH, MARIE-LOUISE, DES GARÇONS portant sur un petit brancard Yliane inanimé.

JEANNE

Mon Dieu !...

L'ABBÉ, d'une terrible pâleur.

Eloignez Jacques, je vous en prie...

JEANNE

Eh bien, avez-vous trouvé ?

L'ABBÉ

Yliane est mort... Il s'est tué... L'orgue, c'était lui... le parfum, c'était lui... Et tout à l'heure, quand je l'ai vu, j'ai cru encore une fois que c'était elle. C'était lui. Et quand l'orgue s'est arrêté, cela voulait dire... Ah ! c'est affreux, se tuer ainsi dans une église. C'était donc pour cela qu'il était revenu ?... Oh ! Je savais bien, je sentais bien qu'il y avait quelque chose de trouble qui se préparait...

JACQUES, revenant.

Jeanne, Jeanne ! Yliane n'est nulle part ! Je le cherche partout ! J'ai dit son nom dans toute la

maison. Et rien ne répond, rien ne répond... Jeanne ! Ah ! vous savez quelque chose, répondez, répondez-moi ?... Il est reparti... Il est reparti une seconde fois ?... Ah ! ce n'est pas vrai ! pas possible !... Mais répondez !... Yliane ! Yliane !...

(Il l'aperçoit et s'écroule au pied du brancard dans un terrible cri.)

JEANNE

Laissez, Jacques, laissez ceux qui vous ont tant fait souffrir...

JACQUES

Yliane !... Mais il n'est pas mort ! Tu n'es pas mort !... Voyons, parle, petite forme éphémère... Sa joue est encore un peu rose. Sa bouche sourit. Est-ce que tu m'entends ? Est-ce que ma voix arrive jusqu'au battement de ton cœur ?... Yliane, est-ce que tu me vois ?... C'est moi... Il ne répond pas. Il ne répond plus. Est-ce qu'il ne répondra plus jamais ?... Ah ! parle, parle, je t'en supplie ! Parle encore ! J'ai tant de choses à te demander, à te dire ?... Mais que s'est-il passé ? Hier au soir, tu étais là, dans la maison, tu souriais presque : ton sourire était une colombe, au-dessus, de toutes les choses... tu t'es endormi... J'ai fermé moi-même la porte de ta chambre... Mais que s'est-il passé, après ? Que

s'est-il passé ? Je ne puis comprendre... Réponds ! Est-ce que tu as eu peur ? Est-ce que tu as souffert ?... Réponds, Yliane ! Rien. Rien... O ce mot dans l'aube... ô ce mot dans le matin, où tout à l'heure il y avait du soleil, car il y avait du soleil et de la lumière et du bonheur, ce matin ; il y avait le réveil de la joie et la force de vivre... Il y avait tout ce matin encore ?... Mais maintenant, Yliane, est-ce que vraiment il n'y a plus rien ?... plus rien, plus rien...

L'ABBÉ, *incliné sur le corps d'Yliane.*

Ah ! comment peut-on mourir, Jacques, comment peut-on mourir ?

JACQUES

Ne dites pas cela, ne dites pas cela... Dites simplement : Comment peut-on vivre !...

(Tous s'inclinent... Jeanne prie... Et l'agonie douloureuse s'illumine des dernières lueurs de l'aube.)

FIN

CELUI QUI N'A PAS TUÉ

PIÈCE EN UN ACTE

Représentée sur la scène du Théâtre des Variétés.

PERSONNAGES :

**THERESE, femme du COLONEL
DE SUFFREN. M^{mes} PIERAT.**

**EMILIEN, son petit garçon
de douze ans. RENÉE DAHON.**

**Miss ARDEL, Institutrice
d'EMILIEN. X...**

**DANIEL, neveu de THÉRÈSE,
dix-sept ans. MM. KRIMER.**

LE LIEUTENANT DE LURSANGE. ARMAND BERNARD.

(La scène se passe à Reims, en 1914.)

CELUI QUI N'A PAS TUÉ

A Reims chez Thérèse. Un intérieur triste et doux, très près de la Cathédrale dont on peut par la fenêtre entrevoir les clochers et presque les vitraux. Thérèse en grand deuil, blonde et pâle, étendue près de la fenêtre. Daniel, un livre à la main, lui fait la lecture. Le soir qui tombe enveloppe les objets d'une lumière d'automne prématurée.

SCÈNE PREMIÈRE

DANIEL, THÉRÈSE

DANIEL, lisant.

*« La ville est morte, morte irréparablement
D'une lente agonie et d'un secret tourment
Est morte, jour à jour... »*

THÉRÈSE, l'interrompant.

Daniel...

DANIEL

Ma tante.

THÉRÈSE

Un instant, Daniel, interromps ta lecture et regarde. Vois à travers les fenêtres la douceur familière du jour qui tombe, la pureté du ciel accoutumé... Dieu est cruel de nous offrir des jours pareils, c'est la pire punition de nos âmes blessées.

DANIEL

Que le ciel soit si pur !

THÉRÈSE

Qu'il le soit, qu'il l'ait été, qu'il le demeure au milieu de tous nos désespoirs ! Comme les beaux vers que tu me lisais tout à l'heure avec ta voix douce, rien ne peut nous être plus déchirant que de sentir partout la continuation de la pureté française !

DANIEL

Ma tante...

THÉRÈSE

Il est certains sites, certains soirs, certains visages que l'on ne peut plus voir après qu'on a souffert... Je ne puis regarder, sous ses voiles, le visage apaisé de la France !... (*Daniel fait un mouvement.*)

Ne me comprends-tu pas ? Ses yeux sereins, son sourire de clarté songeuse, la douceur paisible

de son regard offensent le trouble de mon âme. Elle a beau faire Daniel, il n'y a pas de nation au monde à qui une mère puisse pardonner que son fils soit mort pour elle.

DANIEL

Je vous comprends, ma tante ! Je sens vos efforts, votre douleur. Mais ne pleurez pas. Je vous en supplie, ne pleurez pas ainsi. Je sais... Je sais bien que c'est impossible de vous consoler, de supprimer votre douleur... Je sais bien qu'il y a un si grand vide en vous ! Mais, ma tante, ne pleurez pas ainsi. Ne vous reste-t-il pas le petit Emilien ?

THÉRÈSE

Daniel, le fils que l'on perd est toujours celui que l'on préférerait. Certes, Emilien est doux. Certes, les grands yeux de son petit visage ont la douceur bleue de notre ciel... mais il n'est qu'un enfant encore... Et l'on n'est pas très juste pour les enfants, aujourd'hui. Ils semblent si loin de nous et de nos âmes. Il semble que leur innocence les fasse vivre dans un autre pays que celui où nous pleurons. Je peux un instant m'incliner sur ses jeux. Comment viendrait-il jusqu'à mes larmes ? Les enfants semblent bien loin, bien à l'abri, pendant les heures que nous traversons.

La Messe de Cinq heures.

7.

DANIEL

Comme vous parlez de lui. Est-ce un reproche que vous lui faites ? Pauvre petite créature aux cils baissés, douce chose fragile ! Dieu soit loué de l'avoir fait naître un peu tard. Il vivra du moins près de vous... et bientôt, sur ses petites épaules, il y aura la place d'appuyer un grand chagrin... Mais, en effet, ma tante, vous semblez lui en vouloir. Vous n'avez plus la force de l'embrasser comme autrefois. Vous ne le retenez plus si longtemps dans vos bras, celui qui n'aura pas tué !

THÉRÈSE

Ne me parle pas ainsi, Daniel, ne descends pas si loin dans mon cœur. Je l'aime, je l'aime tendrement... De jour en jour, mon chagrin se pose avec plus de sérénité sur sa fugitive image. Bientôt, sans doute, sera-t-il toute ma consolation, toute ma raison de vivre, mais les premiers jours, mais d'abord...

DANIEL

D'abord, ma tante ?

THÉRÈSE

Pourquoi chercher à me faire dire ce que je ne voudrais pas comprendre moi-même ? J'ai tant aimé Jacques, Daniel. Souvenons-nous de lui, pensons à sa jeune insouciance quand il dut par-

tir, il y a quelques mois; qui pourtant plus que lui n'était pas né pour ces rouges époques? Je le revois encore sur le quai de la gare, inconscient du danger. Il était penché au wagon. Il avait beaucoup pleuré, car c'était la première fois que nous nous quitions, mais il ne voulait plus pleurer, là, dans la gare, à cause de son père et de moi. J'avais un grand chapeau, Daniel, un chapeau de tulle avec des fleurs. Il se mit à me parler de ce chapeau, à me dire qu'il l'aimait, qu'il l'adorait, qu'il n'avait jamais vu un aussi joli chapeau au monde. « Comme il vous va bien, maman ! Comme vous avez l'air jeune... à peine de ma sœur ! » Et tandis qu'il s'éloignait, son regard caressait encore le grand chapeau qu'il ne devait plus jamais revoir.

(A ce moment la porte s'ouvre. Emilien paraît. C'est un enfant de douze ans avec des mollets nus et un costume de velours noir.)

SCÈNE II

LES MEMES, EMILIEN, Miss ARDEL

EMILIEN, s'arrêtant... un peu surpris.

Maman, maman... Ah ! tu pleures, maman, je ne savais pas. Je te demande pardon. J'entrais tout joyeux. Et puis... Je te demande pardon.

Est-ce que tu ne veux pas m'embrasser ? Est-ce que tu es fâchée avec moi ? Est-ce que tu m'en veux de quelque chose ?

THÉRÈSE, *distracte.*

Mais non, non, chéri... De rien, je te jure.

EMILIEN

Tu n'es plus comme autrefois, maman ?

THÉRÈSE

Rien n'est plus comme autrefois, Emilien. Tout n'a-t-il pas changé ? Il n'y a plus rien autour de nous qui soit comme autrefois et tu voudrais que nos cœurs ne soient pas un peu changés ?

EMILIEN

Pas le tien, maman... Tout peut changer... mais pas ton cœur. Autrefois, tu me tenais des heures quand j'avais peur la nuit et que j'appelais ; tu venais toujours et tu me berçais pendant des heures. Tu me racontais des histoires pour m'endormir et quand je m'endormais, les histoires devenaient des chansons, afin que je fasse des rêves merveilleux. Car, sais-tu, maman, quand on dort, on n'entend plus les histoires, mais on entend les chansons encore et elles se mêlent aux rêves que l'on fait. Aussi, maintenant, je dors la nuit, mais je ne fais plus de rêves.

THÉRÈSE

Je ne chante plus, Emilien, depuis que Jacques est mort.

EMILIEN

Ni toi, ni les rossignols, maman ? As-tu remarqué, maman, que les rossignols n'ont plus chanté cette année ? Il aimait pourtant les chansons ? lui aussi, Jacques, maman, presque autant que moi ; il était beaucoup plus grand... Oh ! grand de tout cela... mais il aimait beaucoup les chansons et les histoires. Et quand tu étais sortie, quand tu étais au bal, il venait s'asseoir près du lit, maman, et il chantait, lui aussi, pour m'endormir. Maman, depuis que Jacques est mort, j'ai besoin de tes chansons plus que jamais, et de ta tendresse et de toi... car je n'ai plus Jacques et Jacques était très bon pour moi... Il m'aimait beaucoup... et je suis tout seul maintenant. Papa est parti, Jacques est mort... Et toi, toi tu n'es plus là. Tu es loin, loin, dans un pays où il n'y a plus de chansons, plus d'histoires, et où tu ne m'aimes presque plus... oh ! maman !

THÉRÈSE, *bouleversée et voulant écarter son émotion.*

Mais non, mon enfant chéri, je te jure. Ce n'est rien. Je t'aime toujours autant ! Je ne t'ai jamais tant aimé... Mais je suis si douloureuse, si triste... Pense, ton père est loin, cette guerre

est terrible... Nulle part je ne vois un peu d'apaisement, un peu de clarté... De tous côtés il me semble que de la nouvelle tristesse peut venir encore, comme s'il y en avait toujours dans le monde... Oh ! Emilien, à chaque heure, je tremble pour ton père... Mais tout cela ne doit pas t'attrister ; attends un peu, et je redeviendrai comme avant. Je te jure, je redeviendrai une mère attendrie avec des chansons et des histoires... Donne-moi un peu de temps, Emilien, mon amour ; sois patient, quelque temps encore...

EMILIEN

Oh ! merci, maman. Embrasse-moi encore très fort. J'aime mieux tes baisers encore que tes histoires. Tes baisers sont des chansons aussi, des chansons qui ont voyagé à travers des larmes, et comme elles n'ont pas de mots, on les devine et les mots qu'on ne dit pas sont les plus doux encore.

(Au loin les cloches sonnent.)

Maman, tu sais ce que je voulais te dire quand je suis venu. Je voulais te dire que j'ai tellement bien récité ma leçon d'histoire aujourd'hui, tellement bien, n'est-ce pas, Miss Ardel, sans une faute, sans une date manquée, sans un roi oublié, que Miss Ardel m'a donné vacance pour toute la soirée et pour demain aussi. J'aurai le droit de

manger à table avec les grandes personnes, de ne pas me coucher après le dîner, et avant le dîner Miss Ardel m'a permis d'aller dans la Cathédrale pendant une heure regarder tous les vitraux un à un. Il y a de beaux vitraux, maman, que j'aime tant. Il y a des vitraux comme des légendes et comme des chansons, avec des oiseaux, des lumières et des nuances ! Et leurs couleurs chantent dans le soir comme les oiseaux qui sont peints sur eux. O maman, je suis sûr que tu ne les connais pas tous, mais moi je les apprends peu à peu, par cœur, comme une leçon, mieux qu'une leçon... Pas une faute, pas une nuance manquée, pas un saint oublié. Je connais les grands qui sont bleus et or, comme une douce lumière translucide qui a l'air de venir du ciel. Et les petits avec les anges ! Ah ! maman. Et les petits avec les anges sont si doux que lorsque je les vois, il me semble que tu chantes, que je m'endors et que je fais des rêves, comme autrefois.

THÉRÈSE

Va, mon chéri. Soyez prudente, Miss Ardel, et revenez pour le dîner. (*Ils sortent.*) Pauvre Emilien... Vous avez raison, Daniel. Déjà sa petite âme se fait frémissante, il est temps de s'occuper d'elle. Il est temps de prêter l'oreille aux battements de ce cœur insoupçonné. (*Avec un long*

soupir). Etais-je donc une mère oublieuse et distraite ? (*Accoudée à la fenêtre, elle regarde Emilien s'éloigner.*) Comme il est charmant. Regardez-le marcher. Son joli pas me fait souvenir d'un autre pas qui était si habituel à cette maison que parfois je n'ai besoin que de fermer les yeux pour croire encore l'entendre... (*elle a fermé les yeux, et elle les ouvre brusquement lorsqu'elle entend Daniel se lever*).

Ah ! un instant, Daniel...

DANIEL

L'obscurité est venue complètement, ma tante, vous ne voulez pas que j'appelle et que l'on apporte une lampe ?

THÉRÈSE

Un instant, Daniel. De grâce ! Je parlais de son pas et voilà qu'en se faisant la nuit pleine de souvenirs recompose le passé à sa manière. Il s'asseyait là, près de moi, comme vous, comme nous... Il prenait un livre et il lisait... Avec quelle voix charmante. Je crois entendre encore sa voix se prêter aux mélodies déchirantes de nos vers préférés. Les âmes voisines de la mort ont un goût de la pureté et de la mesure qui donnait à la sienne un parfum singulier. Plus il allait, plus il aimait en toute chose cette mystérieuse personnalité qui donne aux vrais chefs-d'œuvre l'expres-

sion énigmatique d'un visage immortel. Sachant peut-être, sans se l'avouer à lui-même, qu'il expirerait un jour, au paroxysme d'une époque qu'il n'arriverait pas à comprendre, ses préférences allaient à ces pages immortelles qui semblent par leur pureté même un harmonieux défi à cette époque de massacre... Il lisait Racine, Musset, Verlaine... Je me souviens encore de la dernière lecture qu'il me fit ici. C'était ce *Double Chœur*, de Renan, où chante la mélodie séparée de nos âmes. Le soir était comme celui-ci ! Sa longue mèche de cheveux jetait une ombre sur son regard. Sa voix montait, tantôt douce, tantôt plus forte quand c'était aux hommes de parler. Sans le savoir, il mettait dans ces lignes le testament rêveur de son âme qui devait disparaître si tôt. Ah ! Daniel.

(La porte vient de s'ouvrir. Jean, le valet de chambre, entre portant une lampe.)

JEAN

Il y a là un monsieur qui désire parler à Madame.

THÉRÈSE

Qui cela peut-il être, Jean ? Je ne vois personne qui puisse venir à cette heure... *(Elle regarde la carte.)* Lursange... Lursange... Mais je

me souviens, c'est un lieutenant qui fait partie de l'état-major de mon mari... Mon Dieu, que peut-il y avoir ?... Faites entrer, vite, Jean... Oh ! Daniel, j'ai peur de tout à présent... J'ai peur des lettres... J'ai peur des portes. J'ai peur des nouveaux venus.

SCÈNE III

THÉRÈSE, DANIEL, LURSANGE.

LURSANGE, *vient d'entrer. (Il est grand, svelte, pâle, l'air très ému et cherchant à dissimuler son émotion sous une politesse harmonieuse.)*

Madame...

THÉRÈSE

Je vous en supplie, Monsieur, qu'y a-t-il ? Est-il arrivé quelque chose ? Excusez-moi, mais votre nom, qui ne m'est pas inconnu, évoque si vivement la pensée de mon mari.

LURSANGE

Ne vous alarmez pas outre mesure, Madame. Le colonel de Suffren a été blessé.

THÉRÈSE, *avec un cri.*

Mon Dieu !

LURSANGE

J'ai dit blessé, Madame. Rien de plus, je vous le jure, gravement, il est vrai... mais non mortellement, après une journée d'héroïque lutte. Et en toute hâte, pendant qu'on le transportait, il m'envoie à vous pour vous adresser une demande qui a toute l'intensité, toute la douceur, toute la persuasion suppliante d'une prière.

THÉRÈSE

Vous me jurez qu'il n'est pas mort ?

LURSANGE

Sur sa propre vie !... Le colonel guérira... Au moment où je vous parle, il est soigné à l'hôpital voisin du front où l'ont transporté nos médecins convaincus de le voir guérir. Mais le seul bien que vous puissiez lui accorder est d'exaucer le désir qu'il répète dans sa fièvre et qu'il m'a supplié de vous voir réaliser.

THÉRÈSE

Quel désir ?

LURSANGE

Le colonel vous supplie, Madame, de quitter la ville à l'instant même, en emportant ce que vous avez de plus précieux au monde : le petit Emilien !

THÉRÈSE

Je ne vous comprends pas.

LURSANGE

Le colonel vous supplie de quitter à l'instant même la ville en danger. Il vous supplie de ne pas chercher à venir le voir où il est défendu d'aller et où les périls que vous traverseriez lui seraient plus cruels que sa propre blessure. Il vous supplie de lui obéir. Déjà, tous deux, n'avez-vous pas donné le cœur de votre fils aîné, le battement de ses douces paupières, la jeune ferveur de sa voix ? Il vous reste un fils qu'aucun devoir ne vous oblige à laisser mourir. Il vous supplie de sauver le petit Emilien. Partez avec lui où il n'y ait plus d'effroi, plus de périls, ni pour lui, ni pour vous. Gardez-le... et qu'il vous garde, et que votre mari n'ajoute pas à ses autres inquiétudes celle de sentir menacée la lumineuse et dernière petite vie qui vous rattache à l'existence.

THÉRÈSE

Monsieur, il me semble que je ne comprends plus vos mots. Que vos paroles m'arrivent dans un brouillard. Si je vous comprends... si la ville est en danger, si mon mari me supplie de partir c'est donc que...

LURSANGE, *après un long silence.*

Partez, Madame. Le colonel a ajouté un mot à sa prière. « Dites-lui aussi, quand elle deviendra un peu pâle et qu'elle vous interrogera sur ce qui se passe, que je la supplie de ne jamais cesser de prier et d'espérer et, qu'enfin, si je lui demande de sauver le petit Emilien, c'est qu'il me semble que tant que ses yeux bleus seront ouverts nous devons espérer encore. »

DANIEL

Obéissez, ma tante... et partez... Prêtez toute votre confiance à la triste voix qui vous parle. Protégez la fragilité qui vous reste et à laquelle le grand cœur blessé s'accroche avec un si inquiet désespoir.

THÉRÈSE

Partir.... quand j'ignore tout. Quand je ne sais même pas s'il n'est pas mort, partir, quand je pourrais aller le soigner, le servir, prêter de la douceur à sa souffrance !

LURSANGE

Et ajouter à sa torture, celle de vous sentir vingt fois risquer la mort. Vous ne pouvez faire cela. Puisque son cœur reconnaît qu'il tient à cette vie d'enfant, remplissez comme un devoir ce qui est votre plus cher bonheur. Préservez ce

petit front sacré, plus précieux qu'une grande existence. Puisque dans une minute d'inquiétude et de douce tendresse, tant de gloire, tant d'événements se mettent à trembler autour de ce cœur d'enfant, sentez qu'il est comme le trésor qui ne peut être laissé en péril. Tant que ses yeux bleus resteront ouverts, tout ce qu'il y a d'espoir, dans leur nuance, nous préservera encore. Une ville peut tomber, puis renaître... Une armée peut reculer, puis faire reculer celle qui croyait la poursuivre... Mais les yeux fermés d'un enfant ne se rouvriront plus jamais, et, à cette heure, plus qu'à toute autre, le petit Emilien ne doit pas mourir,

THÉRÈSE

Oh ! oui... qu'Emilien parte. Qu'Emilien vive. Que son petit visage conserve longtemps encore le reflet du soleil... Moi j'irai soigner celui qui souffre... Va le chercher, Daniel... Dis-lui que je veux, que je dois lui parler. Oui, nous le ferons partir certainement. Quant à moi, je resterai ici... je ne peux pas, je ne dois pas partir... Vous voyez cette maison, monsieur, pour vous c'est une maison ordinaire, une maison comme les autres. Mais pour moi, vous ne pouvez saisir ce qu'elle est, ce qu'elle évoque, ce qu'elle représente. Vous-même m'avez parlé de mon fils, Vous-même, avez évoqué sa brève existence.

Cette maison possède tout ce qui me reste de lui. Je n'ai pas de tombe pour aller le pleurer, mais j'ai la tendre atmosphère où il a vécu et qui reste encore toute palpitante de sa jeune étoile. Il est mort là-bas, très loin... Je n'ai jamais revu son visage et on ne m'a donné de lui qu'une lettre et qu'une petite boucle de cheveux foncés, depuis laquelle les miens sont devenus tout blancs.

LURSANGE

Ah ! puisque cela est, madame, raison de plus pour rendre au fils qui vous reste la tendresse vide qui vous envahit le cœur. Raison de plus pour qu'Emilien vous devienne plus précieux encore.

THÉRÈSE

Puisque cela est, comment quitterais-je cette maison qui est seule à le connaître, seule à se souvenir de lui, seule à garder son empreinte ?... Pensez qu'il a grandi ici, qu'il est né là-haut, qu'il se mesurait à ce mur, quand il était enfant... Partout je le revois, je le découvre... Partout je vois son profil sur les murs sombres. Aucune chambre n'ignorait son rire. Les moindres livres ont connu le frottement de ses doigts. Quelquefois je l'entends respirer, partout je l'entends qui parle... Je n'ai qu'à fermer les yeux pour me sentir convaincue de son éternelle pré-

sence. Et vous voudriez que je quitte cette maison, ces murs, cette âme, cette immensité faite en menus souvenirs ? Ah ! pour une tête chérie on quitterait tout au monde, mais fuir avec Emilien, ce serait le faire passer avant l'autre, le préférer à l'autre, à celui qui n'est plus, qui n'a plus ni voix, ni parole, ni attendrissement pour se défendre ; fuir avec Emilien, ce serait tout quitter, tout trahir, de l'autre, de son absence, de sa mémoire... Et je vous jure, monsieur, qu'il y a des absents qui doivent toujours avoir raison... (*La porte vient de s'ouvrir, Emilien paraît, suivi de Miss Ardel et de Daniel.*) Emilien...

EMILIEN, *courant à elle.*

Tu m'as fait chercher, maman chérie ? Mais, qu'est-ce que tu as ?... Tu es toute pâle... Tu n'as plus de larmes comme tout à l'heure... Mais tu es toute pâle.

THÉRÈSE, *très gravement.*

Emilien, tu es un enfant... Tu es un tout petit enfant. Tu es un enfant aussi pur que les fleurs. Et, pourtant, il faut que tu m'écoutes comme si tu étais tout à fait une grande personne.

EMILIEN

Mais oui, maman.

THÉRÈSE

Comme une grande personne à qui parlerait une autre grande personne. Ecoute-moi, Émilien, ton père est blessé très sérieusement, mais pas dangereusement, et il m'envoie monsieur pour me le dire... et comme il est blessé et qu'il souffre, il faut lui obéir, et il paraît aussi que la ville va devenir dangereuse pour les enfants, Émilien, pour les petits enfants comme toi ; alors tu vas faire un gros paquet de toutes tes petites affaires et miss Ardel va t'accompagner ; vous prendrez le prochain train pour Paris, où vous serez plus en sécurité, et où j'irai vous rejoindre dès que je le pourrai. Tu m'as bien entendu, Émilien, tu m'as bien compris, tu es bien décidé à partir tout de suite ?

ÉMILIEN, avec une violence soudaine.

Jamais, maman.

THÉRÈSE

Tu es fou, Émilien.

ÉMILIEN

Pourquoi voudriez-vous que je parte ?... Je ne connais personne à Paris, et je n'aime que vous. Non, non, maman, je resterai près de vous ici, et s'il y a du danger pour vous il y en aura pour

La Messe de Cinq heures.

8.

moi aussi et nous serons plus près l'un de l'autre que si le péril n'existait pas. Mais partir seul, vous laisser, ne plus vous voir, ni vous, ni la cathédrale, être tout seul dans ce Paris vide et noir, oh ! jamais, jamais, maman, je ne partirai seul.

DANIEL

Voyons, ma tante, soyez raisonnable, suivez Emilien. Partez comme mon oncle vous le demande.

EMILIEN, *avec un immense frisson de stupéfaction douloureuse.*

Comment, vous pouvez partir ?... Papa veut que vous partiez avec moi ?... Papa veut que vous m'emmeniez et vous ne voulez pas venir ? vous voudriez que je parte seul ?... Mais pourquoi resteriez-vous ici sans moi ? Que voudriez-vous faire ici, puisque vous ne pouvez aller soigner papa ?... Ah ! j'avais bien raison de dire que je n'étais plus rien pour vous, maman, plus rien... et moi qui vous aimais tant... Moi qui... Mais qu'y a-t-il ici que vous préféreriez tellement à moi, tellement... Ah ! oui, je comprends. Maman, vous ne voulez pas partir... vous préférez que je parte seul, parce que... Oh ! maman, que tout cela s'efface, que je n'y croie pas... Em-

menez-moi. Venez avec moi. Ne me faites pas partir tout seul.

(Il s'est blotti contre elle avec désespoir.)

THÉRÈSE

Je t'en supplie, Emilien, ne souffre pas ainsi, mon chéri. Tu me fais souffrir ! Pars d'abord, je viendrai ensuite. Pars d'abord et j'irai te rejoindre. Mais, en ce moment, sois bon... Sois miséricordieux ; vois, c'est ta maman qui te supplie. Mon chéri, ne m'oblige pas à partir, ne m'oblige pas à quitter, peut-être à jamais, tout ce qui me reste d'un passé, d'une mémoire, d'un souvenir... Quand il n'y aura plus de danger ici, je te ferai revenir ou j'irai te rejoindre... Pars, mon chéri, et comprends-moi à ma pâleur, à ma tristesse, à mon voile noir...

EMILIEN, *après une grande lutte intérieure de son petit cœur.*

C'est bien, maman, je partirai. Soyez contente, je partirai... Venez, miss Ardel... allons faire mes paquets et surtout emportons avec nous le long portrait de maman, celui qui est près de ma cheminée, celui où elle respire une fleur, où elle sourit et où elle a tant l'air de m'aimer.

(Emilien sort, suivi de Miss Ardel.)

SCÈNE DERNIÈRE

THÉRÈSE, LURSANGE, DANIEL

THÉRÈSE

Va, mon chéri. (*Elle est allée à une table où elle a griffonné un mot qu'elle tend au lieutenant, devant elle.*) Monsieur de Lursange, voilà un mot de consolation pour mon mari. Portez-le lui. Il saura que je réalise dans la mesure de mon cœur ses désirs de malade. Au revoir, lieutenant.

LURSANGE

Au revoir et merci, madame.

(*Il est parti.*)

DANIEL

Oh ! ma tante, vous ne laisserez pas Emilien partir ainsi. Vous lui direz un mot de plus, vous vous attendrirez ?

THÉRÈSE

Ne vivra-t-il pas, Daniel ? Pourquoi tant le plaindre ? Dieu ne l'a-t-il pas déjà préféré à Jacques et ce privilège éclatant n'illumine-t-il pas l'espace devant lui ? Ah ! être partie avec lui, quel crime. Quelle cruauté pour l'autre, quelle

lâcheté pour celui qui n'a plus rien pour lui, et contre lui toute la triste et l'oublieuse mémoire humaine. Qu'aurait pensé la petite boucle de cheveux sur mon cœur ?

DANIEL

Que pense le petit cœur d'Emilien, dont les battements vont s'éloigner du vôtre ?

THÉRÈSE

Qu'aurait pensé le pauvre cœur de Jacques si j'étais partie, si j'avais quitté le poste désespéré de ma tendresse auquel son absence me condamne. Quelle lâcheté vis-à-vis de lui...

(A partir de ce moment un bruit sourd de bombardement accompagne le dialogue précipité, qui ne cessera de croître jusqu'à la fin de l'acte.)

DANIEL

N'entendez-vous pas, ma tante, ces rumeurs croissantes...

THÉRÈSE

Mais oui, Daniel... Ah ! qu'Emilien parte, qu'Emilien vive ! Quel malheur qu'il ne soit pas parti encore !

DANIEL

Une dernière fois, ma tante, ne l'accompagnez-vous pas ?

THÉRÈSE

Je ne le puis pas... je ne le dois pas... (A ce moment la porte s'ouvre. Miss Ardel paratt.)

MISS ARDEL, *d'une voix angoissée.*

Emilien n'est-il pas là, Madame ?

THÉRÈSE

Mais non, pourquoi serait-il là ? N'étiez-vous pas avec lui il y a une seconde ?

MISS ARDEL

Il m'a presque tout de suite quittée pour revenir à vous ; je pensais qu'il vous disait adieu une dernière fois.

THÉRÈSE

Mon Dieu, ce n'est pas possible ? Il n'est pas sorti ?... Et ce bruit... ce bruit qui augmente... Emilien, Emilien ! Courez dans sa chambre, miss Ardel. Emilien ! Je n'ose plus penser. Emilien, mon fils !

MISS ARDEL, *qui revient.*

Il y a un morceau de papier oublié sur le lit

THÉRÈSE

Donnez vite.

THÉRÈSE. (*Elle a ouvert, elle lit.*)

Daniel, Daniel, qu'as-tu fait ? Qu'ai-je fait ! Ecoutez ce qu'il écrit :

« Maman, je suis bien triste. Il fait presque
« très noir. Pourquoi ne m'aimez-vous plus ? Je
« sais bien pourquoi vous ne voulez pas partir
« avec moi. Il y a trop de souvenirs ici, trop
« de portraits, trop de passé qui vous parle du
« pauvre Jacques. Je comprends tout, maman, et
« cela me rend bien triste. Je voudrais trouver
« le chemin de votre cœur, mais j'ai beau tendre
« mes petites mains, il y a une immense douleur
« entre nous qui me barre le chemin et je ne
« puis avancer. Maman, pour être aimé comme
« Jacques, suffit-il de mourir ? Je crois que je l'ac-
« cepterais à ce prix. Aussi pourquoi m'en aller ?
« Si vous étiez partie avec moi, je ne dis pas,
« mais partir tout seul dans un pays où il n'y
« aurait plus rien, ni vous, ni Jacques, ni papa,
« ni vitraux, ni histoires, ni chansons. Je vais
« vous le dire tout bas, maman, j'ai très envie
« de mourir comme Jacques, puisque c'est le
« moyen d'être aimé. Je vais aller dans la cathé-
« drale, très haut, près des vitraux, et là je prie-
« rai Dieu pour que vous m'aimiez comme Jac-
« ques et pour que vous souffriez un peu de
« ma mort. Pardonnez-moi, maman, c'est la pre-
« mière fois que j'ai envie de vous faire de la
« peine. Et Dieu m'exaucera. Et vous mettez
« une blonde petite boucle de mes cheveux
« auprès de la petite brune que vous aimez tant

« et alors personne n'aura besoin de quitter la
« ville et la maison, car tout ce que vous aime-
« rez sera auprès de vous... Adieu, maman, il
« fait tout noir à présent. Aimez-moi comme vous
« aimez Jacques. J'ai tant fait pour que vous
« m'aimiez !

« Le petit EMILIEN. »

Courez, Daniel, courez à la cathédrale. Trop tard... (*La porte vient de s'ouvrir. Des hommes paraissent, portant un vitrail sur lequel Emilien est étendu.*) Mon Dieu !... Emilien... Emilien...

DANIEL

Le premier obus... Il croyait ne briser qu'un vitrail, et il a frappé une tendre vie, couleur du ciel.

Paris 1915.

FIN

ROSINE

COMÉDIE EN UN ACTE, EN VERS

PERSONNAGES :

ROSINE, dix-sept ans.

LA DUCHESSE, sa mère.

DURMONDE, vieil ami de la maison.

ERIC.

DEUX LAQUAIS.

ROSINE

Un jardin. — Dans un hôtel à Paris, dix heures du soir. — Terrasse, au fond, sur laquelle on peut danser.

SCÈNE PREMIÈRE

LA DUCHESSE, UN LAQUAIS, DURMONDE

DURMONDE, *indiquant aux laquais des préparatifs pour la soirée.*

Dans ce coin le souper... Dans ce coin le théâtre.
Surveillez bien la rampe et qu'elle soit bleuâtre.

(Redescendant)

Duchesse, il est grand temps de voir vos invités...
Vous êtes en retard et vous ferez crier
Le Duc ; son cœur, ce soir, est couleur de la pluie...

LA DUCHESSE, *soupirant.*

G'est vraiment étonnant comme le Duc m'ennuie !..

(Rosine passe au fond dansant avec Eric.)

LA DUCHESSE

Rosine...Eric.!!

DURMONDE

Voyez, comme la danse fait
De leur double souplesse un chef-d'œuvre parfait,
Leurs pas en se mêlant prennent un charme unique.
Chacun semble un beau vers dont l'autre est la
[réplique.

LA DUCHESSE (*regardant Eric*)

Il est si beau que lorsqu'il danse il semble nu !

DURMONDE

Et Rosine ? Voyez par quel charme inconnu
La joie et la douleur dans son regard voisinent
Je n'ai jamais tant vu la beauté de Rosine.
Qu'entre les bras légers de ce dieu triomphant.
Qu'en dites-vous ?

LA DUCHESSE (*avec un sourire*)

Rosine est encor une enfant...

DURMONDE

On dirait votre sœur, à peine un peu cadette.

LA DUCHESSE

Rosine est une enfant dont la petite tête
Ne pense à rien. Pour elle, il n'est au monde entier

Que des volants, des fleurs, un bal, un couturier.
Jamais, même à cet âge — elle a seize ans ! — per-
[sonne

Ne fut tant de gaîté frivole qui frissonne !
Allons, je vais danser.

DURMONDE

Vous aussi...

LA DUCHESSE

Pourquoi pas ?
Mes yeux lorsque je danse ont des feux plus lilas.

DURMONDE

Allez danser, duchesse à la grâce profonde...
O vous si peu duchesse, ô duchesse, ô si blonde,
Et laissez-moi penser devant vos beaux sourcils
Que ce n'est pas le duc que vous aimez ainsi...

LA DUCHESSE

Aimer... moi... Vous mentez !...

DURMONDE, *insidieux*.

Dieu ! quelle violence !
... Puis-je nommer celui qui meuble le silence
Et vous donne soudain ce trouble étrange !

LA DUCHESSE, *poussant un cri.*

Non!
Le trouble n'est plus rien quand on lui donne un
[nom

DURMONDE

Allez danser... La valse imprécise dessine
Ses accords...

LA DUCHESSE

Pas de nom... Soyez discret !...
*(Elle lui fait signe de se taire et s'efface
comme un nuage.)*

DURMONDE

Rosine...

(Rosine vient d'apparaître. C'est une merveilleuse jeune fille de seize ans.)

SCÈNE II

ROSINE, DURMONDE

ROSINE

Pour la première fois, voyez mes cheveux blonds,
Sur mon cou, dénoués, j'en ai fait un chignon...
M'aimez-vous, vicil ami de toute ma famille,
Coiffée à la façon d'une autre jeune fille,

Depuis que je n'ai plus cet air inconséquent
D'une enfant sans raison qui jouait au volant ?

DURMONDE

Mais c'est charmant ?... Vraiment, coiffée ainsi tu
[sembles
Une fragile femme... Et comme tu ressembles
A ta mère... Il est loin, l'enfant que j'ai connu...

ROSINE, *souriant.*

Mon cou nu rend lointain le temps des mollets
[nus...
A mon âge, souvent, subitement l'on change...
Hier des boucles d'or ! et maintenant des franges...
Mais c'est que j'ai seize ans juste depuis juillet...
Qu'est-ce que vous diriez si je me mariais ?

DURMONDE

Te marier déjà ?... Es-tu folle !... A ton âge !

ROSINE

Cela doit être exquis... dites... le mariage..

DURMONDE

Je ne sais pas...

ROSINE

Comment... un homme comme vous !...
Papa dit tout le temps : « Ce Durmonde... il sait
[tout! »

La Messe de Cinq heures.

9.

DURMONDE

Je ne puis le savoir... Je suis célibataire,

ROSINE

De la main droite ?..

DURMONDE

Allons... voulez-vous bien vous taire !

ROSINE

Que faites-vous alors de Manette Clara
Qui pendant deux saisons juste vous adora ?

DURMONDE

Chut...

ROSINE

De Lise Vergon qu'on voyait à Deauville
Et qui vous oublia pour partir en Sicile ?..

DURMONDE

Mais...

ROSINE

De la Vallora qui dansait à Milan
Et qui venait vous voir au moins douze fois l'an,
Si bien que tous les mois ramenaient ses caresses...

DURMONDE

Comment connaissez-vous les noms de mes mat-
[tresses ?...

ROSINE

C'est que je ne suis pas — mon cher, détrompez-
Cet enfant que l'on croit, ce petit être fou [vous —

Qui ressemble aux oiseaux de la Calédonie,
 Minuscules, légers, couleur de pierrerie
 Mais si frêles qu'ils n'ont — c'est peut-être un bon-
 [heur —

La place d'un cerveau ni la place d'un cœur !
 Je suis jeune, c'est vrai, si jeune c'est bien d'être
 Un battement subtil qui ne veut pas de maître,
 Quelque chose à la fois d'impudent et de doux
 Qui redoute bien moins de se casser le cou
 Que le cœur, — connaissant, ô caprice incommode,
 Que c'est le cœur toujours que rien ne raccommode !
 Je suis jeune, c'est vrai, si jeune, c'est l'émoi,
 Le caprice, l'orgueil, le jeu... que sais-je, moi !
 Mais, cœur qui s'analyse au moment qu'il s'élance,
 N'attendez pas de moi les grandes innocences.
 L'Ingénue au front pur qu'un chef-d'œuvre a
 [chanté

Dort au fond d'un cercueil qu'elle ne peut quitter
 Et nous, aux mains de qui tremblèrent trop de livres,
 Nous connaissons la vie avant d'oser la vivre !...
 Quoi, cela vous étonne, et vous vous surprenez
 Que Rosine la blonde, avec son petit nez, .
 Sa bouche minuscule et son écharpe rose,
 Sache tout... Mais, mon cher, je connais plus de
 [choses

Que vous... C'est un malheur peut-être, croyez-vous ?
 Je ne regrette rien, car mon malheur est doux.

Et j'aime — que les dieux vertueux me pardon-
 [nent —
 Connaître la valeur du trésor que je donne.

DURMONDE

Mais, Rosine... En quel lieu, de quel lointain pays
 L'enfant que vous étiez s'est-il si vite enfui ?

ROSINE, *avec ravissement.*

Depuis que j'aime !

DURMONDE

Vous ?..

ROSINE

Ne se peut-il que j'aime ?
 Mon cœur et mes cheveux sont la faiblesse même...
 Oui, j'aime...

DURMONDE

Vous...

ROSINE

Pourquoi cet éblouissement ?

DURMONDE

Un jeune homme...

ROSINE

Un jeune homme étranger et charmant...

DURMONDE

Mais...

ROSINE

133

ROSINE

Dont les yeux sont purs, dont la voix me
[captive...

DURMONDE

Mais...

ROSINE

Qui vivra pour moi puisque je veux qu'il
[vive...

DURMONDE

Mais...

ROSINE

Dont le seul prénom suffit à m'alarmer !

DURMONDE (*avec épouvante*)

O Rosine, Rosine, il ne faut pas l'aimer.

ROSINE

Pourquoi ?...

DURMONDE

Brissez au vol cet amour qui vous charme.

ROSINE

Mais...

DURMONDE

Retenez en vous votre cœur et vos larmes.

Rosine, votre ami le plus ancien est là

Qui vous dit : « Ce jeune homme exquis, Ne l'aimez
pas,

Oui, certe, il est charmant, juvénile, adorable.

Il est riche... Jamais un prétendant semblable...
 Quoi ! vous hochez la tête... oh ! c'est insupportable,
 Vraiment. Il n'y a pas un seul motif légal ?...
 J'en casse le talon de mon soulier de bal.

DURMONDE (*très gravement*)

Rosine, enfant léger qui se croit une femme...
 Mystérieux oiseau dont je sens naître l'âme,
 Et chez qui les premiers battements de son cœur
 Sont encor du plaisir et déjà du malheur.
 Croyez-moi, si soudain, dans cette heure légère,
 Je vous parle, en vieil homme, avec un cœur sévère,
 Si je vous dis : « Rosine, il le faut ! » c'est que j'ai
 Des raisons de vouloir, ainsi, vous protéger.

— Souffrir est un fardeau trop fort pour un cœur
 [tendre !

Quand vous pouvez encore votre cœur le reprendre,
 Reprenez-le. Soyez prudente ! Redressez
 Ce cœur qui va souffrir, avant d'être blessé.
 Ne vous élancez pas, faible pigeon des villes,
 Dans ce combat trop grand pour vos ailes fragiles.
 Vous le pouvez encor... Bientôt il ne sera
 Plus temps. Bientôt l'amour cruel vous serrera
 Si fort qu'il n'y aura plus moyen — vous que
 [j'aime ! —

De s'arracher à lui sans en mourir vous-même.
 Rosine... dès ce soir... partez, il en est temps...
 Venez. Nous partirons tous deux. Nous irons en

Espagne !... Nous verrons des grenades, des fres-
 [ques
 — L'Alhambra, courtisane aux dentelles maures-
 [ques,
 — Nous oublierons, parmi la douceur d'exister,
 Tout le mal qui, sans moi, peut-être aurait été.
 — Laissez-moi devenir, dans cette heure suprême,
 Votre seul protecteur.

ROSINE, *reculant.*

Je ne peux plus. Je l'aime.

DURMONDE

Mais...

ROSINE

Rien ne peut changer mon destin désormais.

DURMONDE

Mais... s'il ne t'aimait pas ?...

ROSINE

Il m'a dit qu'il m'aimait.

DURMONDE

Quand ?

ROSINE

Pendant cette valse... ici... la dernière.

DURMONDE

Mais s'il mentait ?

ROSINE

Sa voix tremblait, et sa paupière !...

DURMONDE

Mais si c'était un jeu, plus cruel d'être doux ?

ROSINE

Sa lèvre, en palpitant, s'abattait sur mon cou...

DURMONDE

Mais si ce n'était rien qu'un délire farouche ?

ROSINE

J'ai senti sur mon cœur l'ombre que fait sa bouche !

DURMONDE

Rosine... Tu ne sais... Les hommes sensuels
S'émeuvent sur un peu de charme temporel...
Pour sentir dans leurs bras votre frisson suprême,
Ils murmurent des mots qu'ils ne croient pas eux-
[mêmes !
Quand le violon joue et que la femme est là,
Pour la sentir trembler ainsi que tu tremblas,
Ils diraient tous les mots dont un cœur est capable,
Mais le délire passe... et souffrir est durable !
Les mots que tout à l'heure, il t'a dit, ne sont rien !

ROSINE

— Mais sa lèvre, en frôlant mon cœur aérien,
 Frissonnait comme au vent la blonde feuille morte !
 — J'ai refusé pourtant ma lèvre ! J'étais forte
 Et pure ! J'ai senti le merveilleux péril
 Neiger sur moi comme un acacia d'avril.
 Aurais-je plus longtemps su demeurer farouche ?...
 Quand la valse a fini, j'allais donner ma bouche !

DURMONDE

Et si je te disais, Rosine, ce baiser
 Que tu n'as pas donné, brûlant, faible, brisé,
 Ce baiser que ta lèvre en mourant abandonne,
 Et si je te disais qu'une autre le lui donne,
 Qu'une autre, plus savante et plus faite que toi,
 Le réclame peut-être... et déjà le reçoit,
 Qu'elle est suave, ardente, inflexible, féline
 Et que devant cette autre il faut que tu t'incline...

ROSINE

Quand on aime, et qu'on sait qu'on aime pour tou-
 On ne s'incline plus devant aucun amour. [jours,
 D'ailleurs... c'est un mensonge affreux — c'est un
 [blasphème,
 Ce ne peut être une autre, allons ! c'est moi qu'il
 Je le sais. [aime !

DURMONDE

Sois, Rosine, un peu calme un instant.

ROSINE

Nulla ne me prendra ce cœur insouciant !
 Quelque chose, à la fois d'énergique et de tendre,
 Contre n'importe qui m'incite à me défendre.

DURMONDE

Mais, Rosine, dis-toi qu'il existe parfois
 Des femmes, dont le cœur impérieux et froid
 Fut toujours de semer l'amour autoritaire
 Et qui toujours ont plu quand elles voulaient plaire.
 Luttant contre cela, que ferais-tu vraiment,
 Vierge à l'âme de fleur, fleur au geste d'enfant,
 Enfant qui ne sais pas les chants de Mélusine
 Que ferais-tu, faiblesse, imprudence, Rosine,
 Contre tous ces transports et contre tous ces rets
 Quelles armes aurais-tu, mon enfant ?

ROSINE

J'aimerais.

DURMONDE

L'amour peut se briser contre le mur d'un charme.

ROSINE (*avec un désarroi presque déchirant*)

Cette femme, quelle est cette femme ? Mes armes ?
 Ce sera ma langueur, mon cœur, ma pureté.
 Mais quelle est-elle ? Il faut, Durmonde... la nom-
 [mer.
 C'est pour rire qu'ainsi, tu torturais mon âme ?
 Tu mentais, vieil ami... Nomme-moi cette femme,

SCÈNE III

LA DUCHESSE, ERIC

LA DUCHESSE

Ne voudriez-vous pas... mes pas sont si lassés,
Qu'un instant nous parlions au lieu de la danser,
Cette valse...

ERIC

Mais... si... certainement... j'adore
Les mots que la musique environne d'aurore,
Et la parole au rythme ajoutant des frissons.
J'aime les mots légers murmurés sur des sons.

LA DUCHESSE (*s'asseyant*)

Surtout quand d'un soir tel leur pureté s'altère.
— Y a-t-il de tels soirs, dites, en Angleterre ?

ERIC

Oh ! nous avons des soirs splendides... des soirs
[forts
La mer semble un saphir enchâssé, dans le port.
Parfois, quand mes parents demeuraient au village,
Mes sœurs et moi jouions sur le jeune rivage
C'étaient des soirs de mer, d'algue, de vent, d'azur,
Où l'on se sentait fier, heureux de vivre, pur

Comme un jeune tyran que sa force environne
Et qui rit d'être jeune et touche la couronne
De ses vingt ans, qu'il porte à son front adouci !

LA DUCHESSE

Le soir, dont vous parlez, n'a rien de celui-ci.
Rien de fort, en effet, dans cette nuit qui baisse
Son voile... Je ne sens sur moi que la faiblesse
De vivre !...

ERIC

Oui... le soir est en effet... trop doux.
Si nous dansions...

LA DUCHESSE

Pourquoi... Parler est-il pour vous
Une chose ennuyeuse ?

ERIC

Oh ! non.

LA DUCHESSE

... Qui vous alarme ?

ERIC

Votre robe du soir est mauve comme, à Parme,
Les violettes... C'est du tulle, ce chiffon
Qui donne à vos yeux clairs un regard plus profond.
Je pense en vous voyant, vous que les fées habillent
Mes sœurs s'habillaient mal !

LA DUCHESSE (*ironiquement*)

— Comme des jeunes filles :
...Les femmes, en vivant, ont un charme plus fort.

ERIC

Je...

LA DUCHESSE

Avez-vous aimé ?

ROSINE

(*se cramponnant avec désespoir au bras de Durmonde*)
Durmonde !

LA DUCHESSE

Pas encor...

A votre âge ?... il est vrai que malgré votre taille,
Vos yeux sont d'un enfant, grandi par la bataille.
Vous avez les yeux bleus...

ERIC

On me l'a toujours dit.

LA DUCHESSE

Alors... vous repartez pour la guerre ?...

ERIC

Mardi.

LA DUCHESSE

Cette permission fut courte, comme un rêve.

ERIC

Elle fut, comme un rêve, exquise !

LA DUCHESSE

Mais si brève.

Nous n'avons presque pas — quel bruit dans les ra-
[meaux —
Presque pas eu le temps d'échanger quatre mots !
Un mot sur vos yeux bleus, un sur votre voyage...
Deux sur le temps !... C'est peu... C'est peut-être
[dommage.
Alors... vous n'avez pas, en partant ?... Le regret...

ERIC

J'emporte un cœur rempli de douceur.

LA DUCHESSE

Un secret...

Un amour ... Vénus rit de vous prendre à Minerve.
Quand une épaule est nue et que le vent s'énerve !
Ne me regardez pas.

(Elle a eu peur brusquement)

ERIC *(qui lui a saisi les poignets)*

Pourquoi pâlissez-vous ?

LA DUCHESSE

La valse joue encor... Comme le soir est doux...

Pas si loin... Venez là... Parlez. C'est ce silence...
Pourquoi ne pas finir de danser cette danse...
Eric... Mais vous serrez mes poignets... Vous avez
Des façons... Ecoutez... elle va s'achever.
C'est une étoile, là, ce cœur d'argent farouche,
Eric...

ERIC

Ne parlez pas ainsi.

LA DUCHESSE, *qui est dans les bras d'Eric*

... Ah ! votre bouche...

(le baiser s'éternise.)

ERIC

Je vous aime !...

LA DUCHESSE

Ce soir, dans ma chambre... venez.
J'attendrai. Vous verrez ma lampe s'élever.
Je serai là, docile, impatiente, ardente,
Venez.

(Eric reste un instant ébloui. La Duchesse s'arrête à la limite du salon puis lui envoie un long baiser... Une grande minute, Eric reste silencieux, puis Rosine paraît.)

La Messe de Cinq heures.

10.

SCÈNE DERNIÈRE

ROSINE, DURMONDE, ERIC
puis LA DUCHESSE.

ROSINE, à *Durmonde*.

... Laissez-nous seuls.

DURMONDE, *se retirant*.

Pauvre enfant, sois prudente.
Puisqu'il le faut, ainsi qu'on baisserait le front
Sous l'orage qui passc, inflexible et profond,
Incline sous l'orage inflexible de l'âme
Ton cœur de jeune fille, hélas ! à peine femme...

ROSINE

(qui est restée seule avec Eric et qui s'est rapprochée de lui avec une sorte d'inquiétude suppliante et passionnée)

Eric...

ERIC

Vous...

ROSINE

Cher Eric, je vous cherchais partout.

ERIC

Mais...

ROSINE

Tout le bleu jardin m'a l'air vide sans vous.

ERIC

Moi-même...

ROSINE, *qui est tout près de lui maintenant.*

Loin de vous, je ne suis plus heureuse.

ERIC

Rosine...

ROSINE

Oubliez-vous si vite vos danseuses ?...

Cher Eric, je voulais vous parler justement

Un peu moins faiblement, un peu moins grave-
[ment.

La musique à nos cœurs compose un charme ex-
[trême

Et je ne puis vous dire à quel point je vous aime.

Tout à l'heure, en dansant, ce que vous me disiez

A réveillé soudain mon cœur extasié...

Je n'étais qu'une enfant aux regards d'espérance.

Mais le printemps, le soir, la valse, la souffrance,

M'ont donné ce qu'il faut pour enfin être soi !

Et vous m'avez fait naître une seconde fois.

Vos lèvres sur mon cœur ont imprimé leur ombre...

Je vous aime et je vis d'amour dans ce soir sombre.

Je me sens si légère et si forte soudain
Que je voudrais pouvoir courir dans le jardin,
Et, mes cheveux formant sur ma tempe un blond
[voile,
Lancer comme un volant mon cœur vers chaque
[étoile...
Mais comment ? Vous baissez les yeux... vous hésitez...
Vous ne souriez plus dans le limpide été ? [tez...
Vous n'êtes plus heureux de jouer l'ardent rôle
Ce jeune voyageur qui serrait mon épaule ?...
Cet Eros frémissant qui venait dans la nuit
Ranimer ma jeunesse et bercer mon ennui
Et qui penché sur moi, dans un trouble farouche
De ses oreilles d'or fit le siège à ma bouche
...Eric, où sont vos yeux qui me regardaient tant...
Qu'avez-vous fait du cœur qui battait en dansant
Et dont le mouvement fiévreux de frénésie
Remuait à la fois mon écharpe et ma vie ?
Répondez... répondez, Eric !... vous êtes fou
De ne pas me répondre ainsi ! Le soir est doux.
Mes yeux ne sont-ils plus votre unique problème...
Ne m'aimeriez-vous plus depuis que je vous aime ?
Ah ! ne laissez donc pas par un silence affreux
Ce doute de mon cœur faire pleurer mes yeux.
Ne mettez pas en moi cette immense torture...
Parlez... Secourez-moi... Guérissez ma blessure...
Un mot... Un mot... Eric... Eric !... Où voulez-vous
Aller ?... Restez... .

ERIC

Rosine...

ROSINE

Oh ! vos doigts sur mon cou...
 Vos yeux... N'éloignez pas vos terribles prunelles...

ERIC

Rosine...

ROSINE

Dites-moi des paroles nouvelles...
 Dites-moi comme au temps de la valse qui court
 Des paroles d'amour ! Dites-moi votre amour.
 Dites, Eric, c'est moi que vous aimez ? Nulle autre
 Ne peut éteindre en vous des feux qui sont les nô-
 [tres ?
 Parlez. A nuls regards vos yeux ne sont heurtés,
 Jurez que je suis seule à vous persécuter...

ERIC

Rosine...

ROSINE

Jurez-moi qu'aucune autre en ce monde
 Car, Eric, sachez bien que brune, rousse ou blonde,
 Quels que soient les regards qui voudraient vous
 [ravier,
 — Eric, je lutterai, pour vous reconquérir...

ERIC (*hésitant*)

Rosine, aucun amour n'emplit mon âme ardente.
 Mais... on pourrait venir... Sans cesse... une pas-
 Je ne dois pas... Il faut... [sante...]

ROSINE

Quoi ! quelqu'un vous attend ?
 Où voulez-vous aller ?

ERIC

Mais...

ROSINE

Eric, un instant.

Ne partez pas...

ERIC

Je dois...

ROSINE

Oh ! mensonge suprême !
 Quoi, vous ne m'aimez pas ?...

ERIC

Mais... si... si, je vous aime.

ROSINE

Vous n'osez pas mentir avec assez d'ardeur.
 Eric... oui, je comprends, je sens faiblir mon cœur.
 Vous m'aimez, vierge au don seulement de son âme,

Mais... tout près... il y a peut-être une autre femme,
 Belle, fière, brûlante et qui peut — ô douleur !
 Tout donner ! — quand je n'ai à donner que mon
 [cœur !

Elle est là, dans la nuit, forte, qui vous appelle.
 Elle est fière, insensible, invincible, elle est belle,
 Elle sait que sa force est plus grande à jamais
 Et peut offrir, hélas ! ce que mon cœur promet.
 ... Oh ! je comprends, Eric... c'est elle la plus forte.
 Sans que vous l'aimiez plus, cœur où la chair l'em-
 [porte.

Mais dites, ô cruel, dans ce combat hautain
 Qui fait après la nuit, quand monte le matin,
 Que le champ de bataille a l'air d'un cimetière,
 Eric, dans cette immense et déchirante guerre,
 Pourriez-vous accepter de livrer le combat,
 Armé, si l'adversaire, hélas ! ne l'était pas...
 Comment s'appellerait cette guerrière alarme
 Entre un soldat armé... contre un soldat sans arme !
 Ce serait lâche... Eh bien, sentez que c'est ce soir
 La même chose ici... C'est lâche de pouvoir
 Me vaincre ainsi... C'est mal, Eric, je vous le jure.
 Voyez, je n'ai pas d'arme et je n'ai pas d'armure.
 Qu'ai-je, pour me défendre, à présent contre vous ?
 Je ne donne qu'un cœur : elle peut donner tout.

ERIC

Rosine...

ROSINE

Et si pourtant, terrible et curieuse,
 Je prouvais ce que c'est qu'une grande amoureuse,
 Si j'abdiquais, Eric, si je disais aussi :
 « Venez ce soir, j'attends... Dans le soir adouci,
 Ma lampe sera là, comme un blond signal d'am-
 [bre. »
 Si je vous attendais moi-même dans ma chambre,
 Si je luttais contre elle, avec un soin jaloux,
 Si je n'hésitais pas, qui donc choisiriez-vous ?...

(puis, d'une voix hésitante.)

Je t'attendrai, ce soir... Je t'aime...

(Rosine a disparu... Eric reste un instant indécis puis, brusquement, sort par la droite. A ce moment remontant dans sa chambre, la Duchesse rentre. Elle se dirige nostalgiquement vers la chambre, fait un signe avec une lampe, qu'on entrevoit faiblement à travers la fenêtre.

Durmonde s'élançe.)

DURMONDE

Madeleine,

Au nom du ciel... soyez un instant plus humaine.
 Un drame affreux se joue en ce soir de juillet
 Celui que votre lampe à l'instant suppliait
 Une autre l'aime, faible, ardente, trop mortelle

Terrible comme vous quand l'amour vient sur elle.
Plaignez ces jours qu'Eros frôle d'un tendre pas,
Et ce qu'elle aime aussi, ne le lui prenez pas.
En ce terrible instant la cruauté divine
Ne peut voir s'opposer Madeleine à Rosine.
Il faut devant son cœur que vous vous incliniez.
C'est son premier amour.

LA DUCHESSE

(faisant le signal avec sa lampe)

Et moi c'est le dernier!

Septembre 1910.

PARIS — IMPRIMERIE DU PALAIS
20, RUE GEOFFROY-L'ASNIER

1300

Vol.		Vol.
	ARNOUX (Alexandre)	JAMET (Robert)
	Abiss ou l'Eglise transportée par la Fol..... 1	La Sublime Hécatombe..... 1
	BARBUSSE (Henri)	Maurellia (Idylle ardente)..... 1
	L'Enfer..... 1	LORRAIN (Jean)
	BENOIT (Pierre)	La Maison Philibert..... 1
	L'Atlantide (<i>Grand Prix du Ro-</i> <i>man 1919</i>)..... 1	MAGRE (Maurice)
	Pour Don Carlos..... 1	L'Appel de la Bête..... 1
	Les Suppliantes (poèmes)..... 1	MALHERBE (Henry)
	BERNIER (Jean)	La Flamme au Poing (<i>Prix Gon-</i> <i>court 1917</i>)..... 1
	La Percée..... 1	MARGUERITTE (Lucie-Paul)
	BLANCHE (Jacques-Emile)	La Déception amoureuse..... 1
	Tous des Anges..... 1	Le Chemin des Ecoières..... 1
	BOYLESVE (René)	Les Colombes..... 1
	<i>de l'Académie Française</i>	Le Singe et son Violon (illustrations en 2 coul. de Ch. MARTIN)..... 1
	Tu n'es plus rien..... 1	MAZAUD (Emile)
	BRUNO-RUBY (J.)	Capitaine Bébert..... 1
	L'Exemple de l'Abbé Jouve..... 1	Lettres de Gosses..... 1
	CHADOURNE (Louis)	MIOMANDRE (Francis de) et SPARK (Tommy)
	L'Inquiète Adolescence..... 1	La Saison des Dupes..... 1
	CORTHIS (André)	PELLERIN (Jean)
	Pour moi seule (<i>Grand Prix du Ro-</i> <i>man 1920</i>)..... 1	Le Copiste indiscret..... 1
	DELARUE-MARDRUS (Lucie)	PERNETTE-GILLE
	Toutoune et son Amour..... 1	Un Amour..... 1
	DERENNES (Charles)	PHILIPPE (Charles-Louis)
	Vie de Grillon..... 1	Bubu de Montparnasse..... 1
	DORGELES (Roland)	SCHNEIDER (Edouard)
	Les Croix de Bois (<i>Prix Vie Heu-</i> <i>reuse 1919</i>)..... 1	L'Immaculée..... 1
	ELDER (Marc)	Ariane, ma Sœur..... 1
	Thérèse ou la Bonne Education.... 1	T'SERSTEVENS (A.)
	FORTHUNY (Pascal)	Les Sept parmi les Hommes..... 1
	Le Vent sur d'Huille et la Reine de Beauté..... 1	Un Apostolat..... 1
	Un Coeur et des Alles..... 1	VAN OFFEL (Horace)
	Le Miracle des Pruniers en Fleurs. 1	L'Oiseau de Paradis..... 1
	FRAPIÉ (Léon)	Nuits de Gardé..... 1
	La Maternelle (<i>Prix Goncourt</i>)..... 1	Le Tatouage bleu..... 1
	GALOPIN (Arnould)	Le Don Juan ridicule..... 1
	La Sandale Rouge..... 1	Suzanne et son Vieillard..... 1
	Les Pollus de la 9 ^e 1	L'Exaltation..... 1
	Sur le Front de Mer (<i>Prix de l'Ac-</i> <i>adémie Française</i>)..... 1	VAUDOYER (Jean-Louis)
	Les Gars de la Flotte..... 1	Les Papiers de Cléonthe..... 1
	HARLOR (Th.)	VILLETARD (Pierre)
	Le Pot de Réséda..... 1	Les Poupées se cassent (<i>couronné par</i> <i>l'Académie française</i>)..... 1
	HIRSCH (Charles-Henry)	VINEUIL (Laurent)
	Le Tigre et Coquelleot..... 1	L'Erreur..... 1
	HENRIOT (Emile)	VOISINS (Gilbert de)
	Valentin..... 1	Le Mirage..... 1
	JALOUX (Edmond)	WERTH (Léon)
	(<i>Grand Prix de Littérature 1920</i>)	Clavel Soldat..... 1
	L'Incertaine..... 1	Clavel chez les Majors..... 1
		Yvonne et Pijallet..... 1

Catalogue franco sur demande

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY,
BERKELEY

THIS BOOK IS DUE ON THE LAST DATE
STAMPED BELOW

Books not returned on time are subject to a fine of
50c per volume after the third day overdue, increasing
to \$1.00 per volume after the sixth day. Books not in
demand may be renewed if application is made before
expiration of loan period.

FEB 13 1932

29 Sep '49 WW

75m-8,'31

YB 79367

489849

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY
BERKELEY, CALIFORNIA

